

GEOFFROY TENANT DE LA TOUR



*En Souvenir
d'une des Cigognes*

**Des Feuilles...
des Ailes...
du Sang...**

Préface de M. le Commandant BROCARD

Officier de la Légion d'Honneur

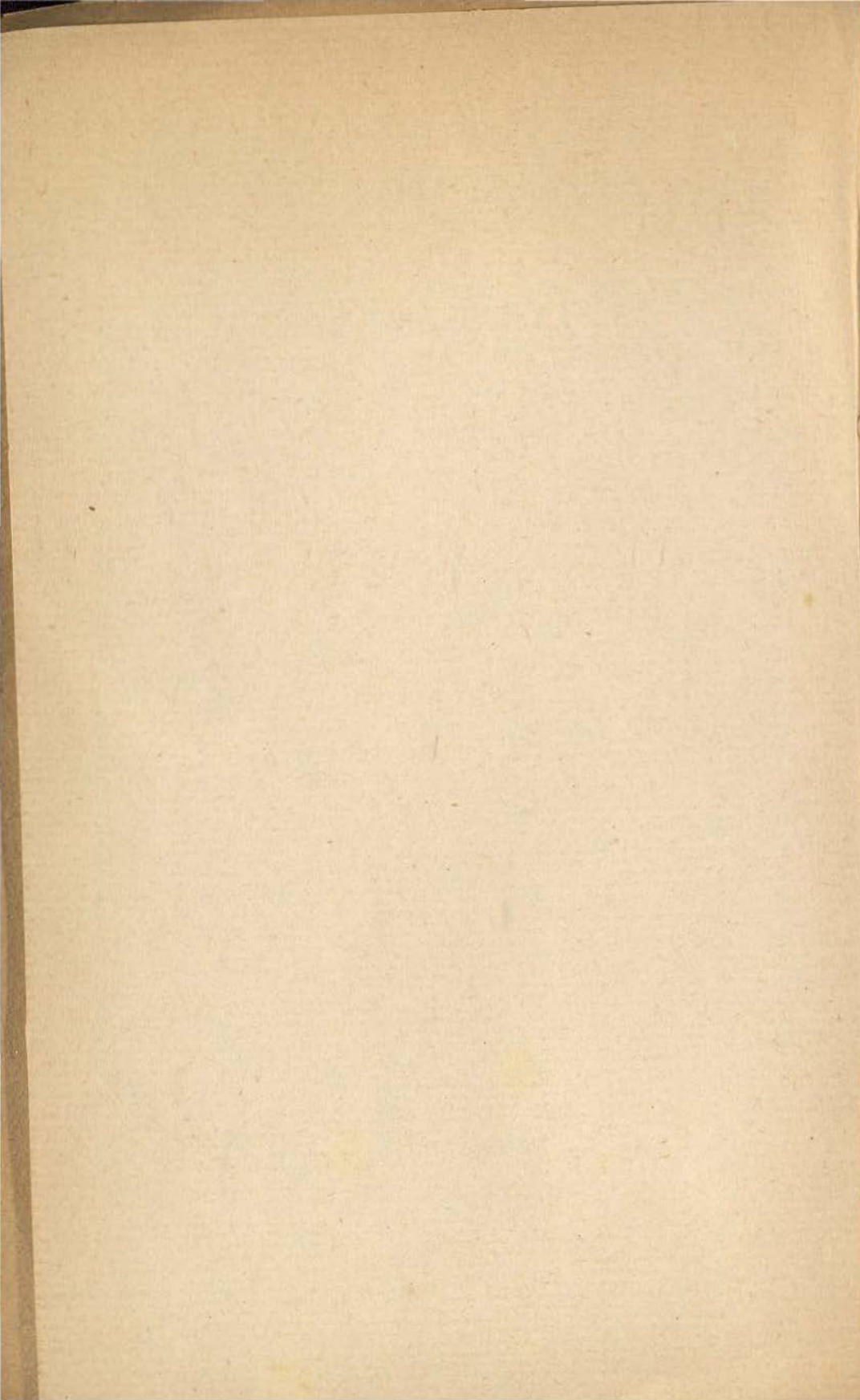
Ancien Commandant du Groupe de Combat " LES CIGOGNES "

1921

IMPRIMERIE COMMERCIALE PERRETTE
LIMOGES



H. S. Moravia
Per





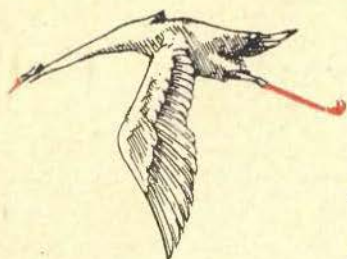


Capitaine MATHIEU TENANT DE LA TOUR

Commandant la S. P. A. D. 26

Pose pour un tableau de FARRÉ, peintre officiel du Musée de l'Armée

GEOFFROY TENANT DE LA TOUR



*En Souvenir
d'une des Cigognes*

**Des Feuilles...
des Ailes...
du Sang...**

Préface de M. le Commandant BROCARD

Officier de la Légion d'Honneur

Ancien Commandant du Groupe de Combat " *LES CIGOGNES* "

Deuxième Edition

1921

IMPRIMERIE COMMERCIALE PERRETTE
LIMOGES

4653

DÉDIÉ

A CEUX DES NOTRES QUI SERVIRENT A L'ARMÉE

SPÉCIALEMENT

AUX QUATRE

TUÉS PENDANT LA RETRAITE DE PRAGUE

(1742)

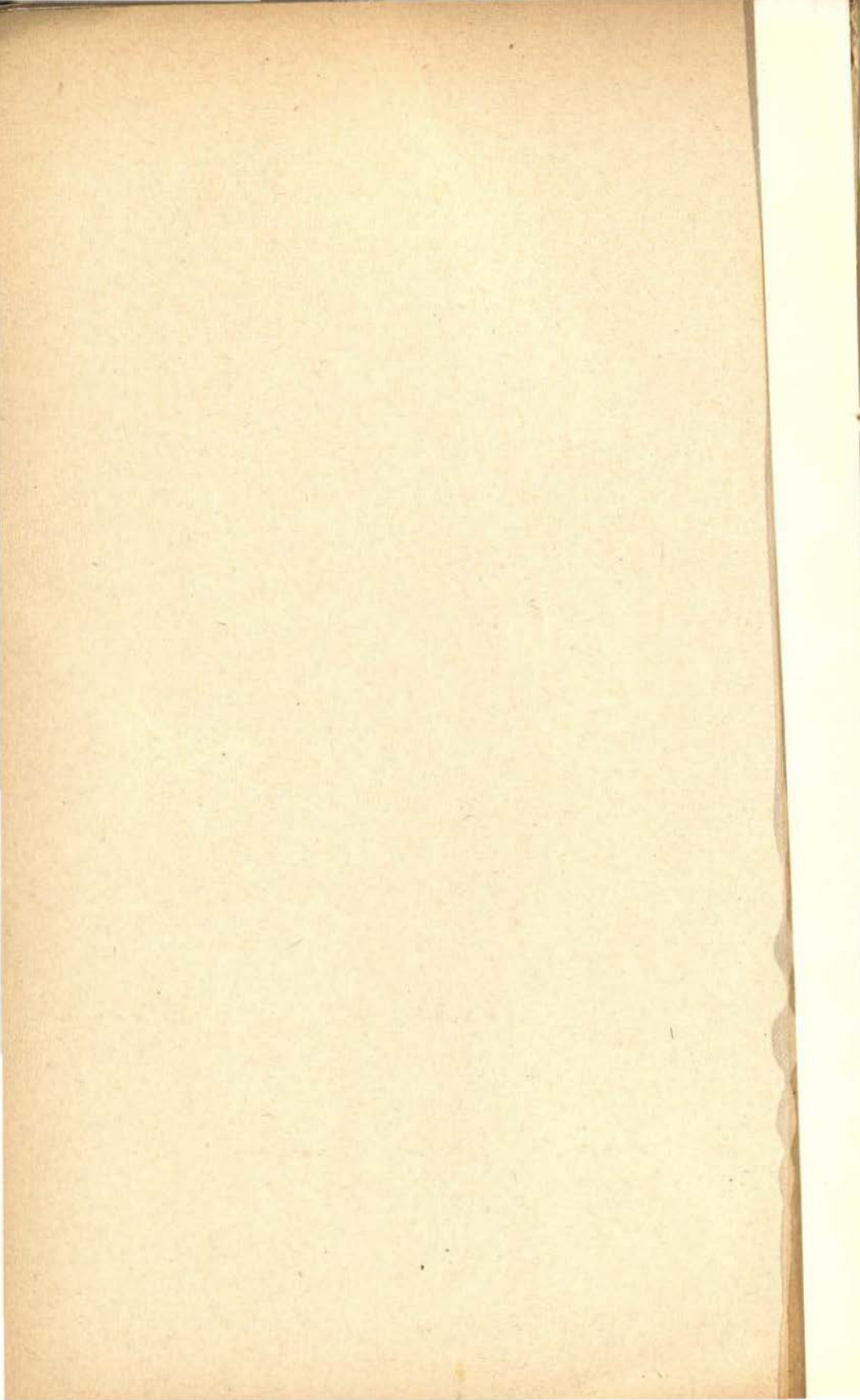
AVANT LES TROIS

TOMBÉS PENDANT LA GRANDE GUERRE

13 AVRIL 1915

17 AVRIL 1917

17 DÉCEMBRE 1917



Préface

L'histoire des « Cigognes » est simple et belle comme une légende.

Nées dans le plus beau pays du monde, elles étaient le symbole de la douceur, de la fidélité et de la grâce.

Sur leurs hautes cheminées familières, leurs mères leur avaient appris depuis toujours, que là était le pays où il fallait vivre, où il faudrait savoir toujours revenir ; elles leur avaient enseigné que nul autre qu'elles n'avait droit à l'asile sacré, qu'aucune autre terre ne saurait les nourrir, que nul autre firmament ne saurait les protéger.

Quelquefois, comme à regret, elles leur avaient laissé craindre qu'il faudrait peut-être le défendre, du bec et des ongles, toutes ailes ouvertes.

Car leurs mères savaient... depuis toujours.

...Les « Cigognes » ont défendu leur sol natal attaqué, avec la violence que leur donnaient le désespoir, la haine et l'amour de leurs nids blessés.

De leurs ailes, puissantes comme celles des condors, souples comme celles des martinets, elles ont plané, dans l'air inaccessible et froid, orgueilleu-

ses de leur solitude et de leur force, heureuses et fières de leur dévouement et de leur sacrifice.

Elles étaient partout où il fallait défendre et attaquer, sachant que le ciel qui les aimait ne voudrait pas leur défaite.

Du bec et des ongles, toutes ailes ouvertes, elles ont combattu longtemps. Chacune à leur tour, elles sont tombées en tournoyant, et se sont écrasées sur le sol que leurs mères leur avaient appris à aimer.

De plus jeunes sont venues remplacer les mortes.

Et maintenant, dans la terre qui seule pouvait les nourrir, sous le firmament qui seul pouvait les protéger, elles dorment les ailes repliées, heureuses de leur sacrifice.

Sur leurs hautes cheminées familières, les rares cigognes vivantes apprennent à leurs petits la douceur, la fidélité et la grâce.

Elles leur disent que là seulement est le pays où il faut vivre, où il faudra savoir toujours revenir, et qu'il faudra peut-être défendre du bec et des ongles, toutes ailes ouvertes.

Telle est l'histoire de mes « Cigognes ».

Ce livre raconte la vie d'une brave et belle « Cigogne ».

Le Capitaine-pilote Mathieu Tenant de la Tour était né d'une famille limousine aux racines pro-

fondes ; les qualités de la race se lisaient dans la flamme de son regard, dans ses enthousiasmes et ses insouciances, dans sa distinction et sa finesse.

De ses ancêtres, il avait hérité toutes les vertus du soldat.

Chaque jour, après avoir donné non sans angoisse les ordres de départ et d'attaque, je suivais avec émotion la montée puissante des monoplaces : Guynemer, Dorme et tant d'autres que j'aimais comme des frères ou des enfants, partageaient, sûrs de leurs machines, de leurs méthodes et de leur force.

La Tour prenait son vol, souriant, suivant la ligne capricieuse de son imagination et de ses fantaisies, comptant sur sa providentielle étoile.

Tous disparaissaient peu à peu dans le bleu pour aller patrouiller à 5.000 mètres, la zone terrible des durs combats de chasseurs, d'où partent les traîtreuses attaques.

Je tremblais pour eux, plus encore pour lui à cause de son excès de confiance, de son impétuosité que ne tempéraient ni précaution, ni prudence.

Il ne s'astreignait pas à calculer les méthodes d'attaque, ni les chances de victoire, ni les dangers du combat.

Comptant sur son incroyable virtuosité, il stupéfiait son adversaire qui dispersait des feux impuissants sur son insaisissable machine.

A la tombée de la nuit, les avions réapparaissaient aux quatre coins des nuages rouges et l'un

après l'autre plongeaient pour rentrer au nid. Au plafond, tout en haut, un point noir descendait lentement, suivi des yeux par toutes les escadrilles. Grisé par la douceur du soir sans remous, par le calme d'un ciel sans obus ni mitrailleuses, l'oiseau virait, se cabrait, se retournait en tous sens, en traçant sans effort, sur la voûte où apparassaient quelques timides étoiles, de grandes courbes harmonieuses et lentes, indifférent aux lois gênantes de la pesanteur et de l'équilibre, insoucieux des notions humaines de l'artificiel horizon. C'était lui.

Un jour, devant ses camarades anglais qui l'en avaient supplié, La Tour faisait une démonstration d'exercices de combat : il mettait son appareil en vrille de 1.200 mètres de hauteur. Nous suivions des yeux l'acrobatie qui lui était familière ; à 800 mètres l'appareil descendait toujours ; à 300 mètres il continuait sa descente effrayante qui faisait chanter les haubans.

Puis, il s'enfonçait sans bruit dans le sol.

.

Le mystère de la chute qui tue les aviateurs, est leur véritable gloire. L'invisible ennemi qui suit chaque vol, avait cette fois choisi plus cruellement sa proie habituelle.

Il semblait, dans les escadrilles en deuil, que la bonté de Mathieu de La Tour, l'élévation de ses pensées et la fantaisie de son imagination d'artiste,

étaient la source où tous avaient puisé leur gaieté et leur force.

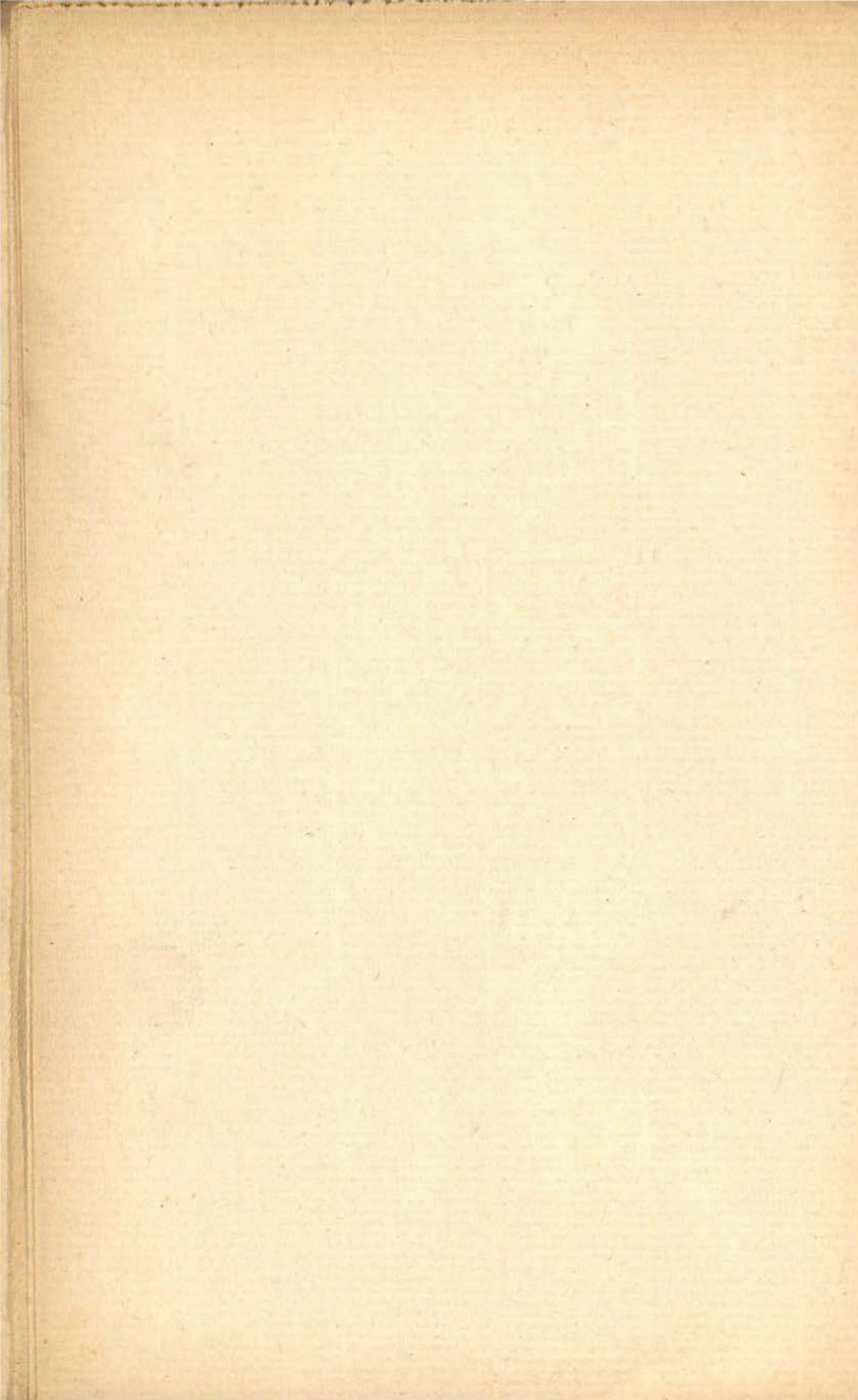
Sur la tombe d'un aviateur, tué sur le front de Lorraine, est inscrite l'épithaphe de tous :

*Ici je repose avec ma chimère ;
J'étais un oiseau qui livrait combat.
Hélas ! maintenant, mon aile s'ébat
Dans l'immensité des héros d'Homère.*

L'abbé de La Tour avait transmis les qualités ancestrales aux trois frères dont il était l'aîné : il reste le seul. Aumônier militaire, il a escaladé plus d'une fois le parapet de la tranchée pour accompagner de son exemple et de sa parole ceux qui faisaient face aux mitrailleuses.

Pieusement, il a mis sa foi de soldat et son talent d'écrivain dans ces lignes où se lisent sa fierté et sa douleur de raconter la magnifique et dernière histoire d'un de ceux qu'il avait formés et auxquels il n'aurait pas voulu survivre.

COMMANDANT BROCARD.



Des Feuilles...

des Ailes...

du Sang...

Les feuilles — quelques notes prises entre deux combats, dans les derniers mois de 1914 — ont été retrouvées au milieu des papiers du capitaine Mathieu Tenant de La Tour, commandant au front l'Escadrille S. p. a. d. 26.

Les ailes de son avion se brisèrent le 17 décembre 1917.

Le sang fut le dernier versé pour la France par cet officier frère de deux autres, morts avant lui au champ d'honneur...

La guerre est déjà si lointaine, le souffle des tempêtes qui la continuent, repousse avec une telle violence dans le passé les événements des années terribles, le monde va si vite vers des préoccupations nouvelles, que je crains de voir ces feuilles emportées comme tant d'autres, ces ailes devenues des débris

sans nom, ce sang lui-même effacé sur la terre où il a coulé.

Demain, si l'on n'y prend garde, les sacrifices individuels auront disparu dans l'ombre qui commence à voiler la gloire des Morts, si radieuse pendant quatre ans.

Sans doute les « Cigognes » de l'Aviation française sont entrées d'un seul élan dans l'Histoire.

Tout leur vol y planera.

Nul ne pourra nier leurs prouesses, ni diminuer l'importance de leur rôle militaire.

Trop de documents officiels l'ont à jamais établie. Elles vont rester les « grands oiseaux », auxquels un poète dédiait ces quelques stances d'une envolée assez puissante pour accompagner les essors héroïques :

*Pilotes de la 3, orgueil du ciel d'azur,
Grands oiseaux de combat, amants de la Victoire
Dont le cœur est forgé du métal le plus pur,
Vos ailes au pays font un manteau de Gloire.*

*Rêviez-vous de l'Alsace en prenant pour emblème
La Cigogne fidèle aux souvenirs passés?
Vous pensiez qu'un beau jour, on la verrait « Quand même »
Vous rendre ses clochers restés toujours français.*

*Strasbourg! Tu les verras les « Cigognes de France »
Aux ailes revêtues des couleurs du drapeau,
Leurs exploits d'aujourd'hui t'en donnent l'espérance,
Elles s'envoleront demain toujours plus haut.*

*Et prenant leur essor droit vers ta Cathédrale,
Elles l'annonceront que le coq est vainqueur,
En l'envoyant du ciel la gerbe triomphale
Faites des gerbes d'or cueillies au champ d'honneur ! (1).*

(1) Ces beaux vers signés : sous-lieutenant Derrien, parc 112 et datés de février 1919, étaient conservés dans un Album de M. de La Tour, intitulé : Souvenirs d'aviation.

Oui ! mais dans dix ans, dans vingt, dans cinquante, qui les connaîtra encore, autrement qu'à la façon d'un point noir dans l'espace, comme des oiseaux en plein vol ?

Certains diront : « C'est mieux ainsi ! Laissez-les se perdre ensemble dans la brume dorée de leur gloire. Elles gagneront à rester indistinctes et groupées en escadre au-dessus de leur nom immortel. Les plus glorieuses, Guynemer et Fonck, ont leur histoire. Quant aux autres, ne séparons pas leur faisceau. L'avenir lui-même le conservera sans le rompre, tel que le combat l'avait formé. »

J'entends, et j'accorde que cet anonymat, perdu dans la splendeur d'une renommée commune, n'est pas sans grandeur. Pourtant, il ne me satisfait pas.

Ces jeunes hommes ont valu surtout par l'intense vigueur de la personnalité. Pourquoi laisserions-nous dans l'ombre leurs traits originaux ?

D'ailleurs cette splendide imprécision a bien ses inconvénients. D'autres que les amis des morts pourront essayer de la faire cesser. Sera-ce toujours avec la respectueuse impartialité qui conviendrait, vis-à-vis d'hommes héroïques qui ont donné leur vie pour la France ? Sait-on ce que pourront raconter sur eux tels et tels survivants qui n'eurent pas leurs mérites et supportent impatiemment l'éclat de leurs triomphes ?

Comment se mettre en garde contre les faux du dénigrement ; comment répondre à ses caricatures ?

Il est si facile de maltraiter ceux qui ne sont plus là :
Leur bouche est close et leur main inerte ! (1)

Ces raisons diverses devraient engager ceux qui
connurent vraiment les disparus à fixer leurs traits
réels pendant qu'ils demeurent distincts, à parler de
leurs âmes près de leurs cendres encore tièdes.

L'Histoire va se mettre à l'œuvre. Il faut la rensei-
gner exactement même sur des détails.

Hier, c'était trop tôt, demain ce serait déjà tard.

Elle aime et recherche les documents de première
main. Donnons-les lui pendant qu'il en est temps.

En écrivant non pas certes une vie, mais un por-
trait de Mathieu Tenant de La Tour, capitaine de ca-
valerie, membre de l'Escadrille N. 3, dite des « Cigo-
gnes », j'obéis donc à un double sentiment : aux ins-
pirations d'une piété attendrie et fière, que compren-
dront tous ceux et toutes celles qui pleurent leurs pro-
ches ; au désir de placer en face d'un nom, qui ne
peut plus être tout à fait ignoré de l'Avenir, une ima-
ge complète et vraie.

N'eut-il qu'une ligne à lui dans l'immense récit de
l'Épopée, je voudrais contribuer à la rendre précise,
juste et émouvante.

Le 17 décembre 1917, on lisait dans *L'Echo de Pa-
ris* :

(1) Ces phrases font allusion à un livre sur les Cigognes paru en
1921. L'auteur, sans intention méchante, mais parce qu'il avait
été mal et même vilainement renseigné, y a mis d'offensantes
inexactitudes.

« La nouvelle vient de se répandre à Paris, de la
« mort du capitaine de La Tour, y causant dans les
« milieux aviateurs une vive émotion.

« Entré dans l'Aéronautique comme sous-lieutenant
« dans les premiers mois de 1915, le jeune pilote se
« distingua vite par son extraordinaire bravoure et
« sa remarquable maîtrise au combat.

« Elève du commandant Brocard, camarade de
« Guynemer, de Dorme, d'Heurtaux, de Deullin, il
« partagea leur gloire à la fameuse escadrille des Ci-
« gognes.

« Plus tard, il fut appelé à un commandement dans
« le groupe même des Cigognes, et il l'exerçait enco-
« re, lorsque la mort l'a surpris au cours d'un acci-
« dent de vol.

« Le capitaine de La Tour était célèbre par sa *ma-
« nière d'attaque.*

« Il fonçait sur l'ennemi avec une fougue magnifi-
« que et pratiquait le corps à corps avec une virtuo-
« sité incomparable.

« Résolu à l'extrême, adroit tireur, manœuvrier
« étonnant, il avait triomphé officiellement de onze
« avions ennemis, sans parler des victimes plus nom-
« breuses qu'il allait audacieusement chercher très
« profondément dans les lignes allemandes.

« C'est une des figures les plus remarquables et les
« plus attachantes de notre Corps d'aviation qui vient
« de disparaître ».

Cet article, le plus exact et le plus sympathique de

ceux publiés à l'occasion de la mort de M. de La Tour (1), était l'œuvre d'un homme qui n'a tant obtenu de ses subordonnés que parce qu'il savait d'abord les juger (2).

Il résume l'impression du chef sur son officier.

Il précise des qualités guerrières.

Il mentionne les services rendus au Pays.

Il marque les traits saillants d'une physionomie vigoureuse et originale.

Il dit donc ce qu'il y avait à dire, et d'après le témoin le plus autorisé.

Aussi, il m'a semblé que la meilleure manière de composer la notice qui va suivre serait de prendre pour cadre ce jugement d'ensemble et, d'ajouter aux appréciations qu'il contient quelques pages de commentaire.

(1) Je tiens à mentionner l'article du *Petit Parisien*.

Son auteur, M. Jacques Mortane, avait eu quelques démêlés, courtois d'ailleurs, avec le capitaine de La Tour. Il sut les oublier, en galant homme, au moment de sa mort, et fit de lui un bel éloge.

(2) Le Commandant Brocard.

Avant les Ailes

Certains hommes s'adaptent pleinement à la profession qu'ils ont choisie.

Elle est faite pour eux. Ils sont créés pour elle.

La Tour était du nombre.

Soldat, depuis sa sortie du collège à dix-huit ans (1), il n'avait jamais imaginé qu'il pût être autre chose.

Est-ce même soldat qu'il faut dire ?

Ce gamin nerveux, bruni au grand air de son pays d'origine, l'âpre et montueux Limousin, toujours prêt à entraîner ses frères dans d'in vraisemblables escapades ; cet élève difficile qui fit dans maints collèges (2) des séjours troublés et... troublants pour la discipline ; cet Alpin qui, pour chanter à pleins poumons, d'une voix passionnée, le refrain de marche :

Chasseur Alpin premier soldat du monde ! »

mettait son béret plus de travers encore que ne l'exigeait le chic de la troupe d'élite dans laquelle il s'était engagé ; ce batailleur par excès de sève, était mieux

(1) Né à Paris, le 16 novembre 1883.

(2) Ste Croix au Mans, St Joseph à Poitiers, L'Immaculée Conception à Paris, le Petit Séminaire du Dorat (Hte-Vienne).

qu'un soldat fait pour porter paisiblement et dignement le harnois, en attendant de devenir le défenseur du Pays : c'était un combattant.

Il ne devait même se révéler tout à fait qu'au combat.

Lorsqu'on la juge d'ensemble, en y cherchant cette logique intérieure qui conduit pendant des années un homme vers un but, son existence entière apparaît dominée par l'attente, mieux encore, par la hantise du combat.

J'ajoute : du combat singulier. Celui-là servirait de baguette magique pour ouvrir cette nature et en faire jaillir tous ses dons à la fois.

Physiquement, Mathieu de La Tour avait l'allure et l'expression d'un mousquetaire : la tête à demi soulevée, prompte à se redresser brusquement, le menton volontaire, un peu lourd, un grand nez aquilin entre deux yeux bruns au regard direct, qui se durcissaient vite à la moindre alerte.

L'ensemble de ces traits accentués restait fin cependant, trop racé pour un bellâtre, trop adouci par la bonté pour un bretteur.

Le tempérament était en accord avec le visage. N'a-t-on pas, à peu près toujours, le visage de son tempérament ?

Sans qu'il ait jamais posé sottement au Cyrano, ni gasconné à propos de l'honneur, La Tour était de ceux qu'on imagine fort bien, deux ou trois siècles avant celui-ci, dégainant à la moindre offense, un contre... tous ceux qui viendront.

Evidemment, cet état d'esprit retardait un peu, à notre époque et dans l'armée moderne.

Mais qui sait ? Peut-être n'était-il, par une contradiction singulière, qu'un archaïsme en avance sur des événements où il était destiné à reprendre sa place ?

Avec sa fougue un peu folle pour le temps de paix, il représentait probablement la préparation prochaine et voulue par une Destinée qui prévoit, à la vie ardente que devait mener bientôt la France en péril.

Nous avons eu besoin de calculateurs et besoin de mousquetaires chargeant à l'aventure.

Les uns et les autres remplirent leur rôle.

Il faut s'en souvenir également et leur en savoir un gré pareil...

Les débuts de Mathieu de La Tour dans l'armée se firent au 11^e bataillon de chasseurs alpins, à Annecy.

Ils furent mouvementés.

S'il allait en avant-garde dans la montagne à la recherche des « ponts de neige », s'il s'agissait d'atteindre un point de la frontière plus vite que les Alpains d'Italie, ou de représenter le bataillon à un concours de tir (1), il se classait avec l'élite, mais, rentré à la caserne, l'enfant d'hier redevenait un peu fou.

Un accident survenu à la suite d'une ascension par trop hardie, dont il se tira avec une fêlure au talon

(1) Certificat donné au sergent de La Tour par le chef de bataillon Deshayes de Bonneval, commandant le 11^e bataillon de Chasseurs alpins.

Val d'Isère, le 7 juillet 1904.

(Signé) DESHAYES DE BONNEVAL.

alors qu'il aurait dû s'y rompre les os, vint terminer brusquement sa carrière de fantassin.

Lui, si bon marcheur jusque-là, ne suivait plus la colonne qu'avec peine, et devenait incapable de continuer le magnifique et rude métier du gardien des Alpes.

C'était la réforme, la rentrée dans la vie civile, autant dire pour ce soldat la mort sans phrases. Il ne put s'y résigner.

Une heureuse intervention lui obtint de passer dans la cavalerie, en rendant ses galons.

En 1905, de sergent d'alpins il devenait hussard à Nancy. Il apporta aussitôt à l'équitation le même entraînement qu'il déployait naguère dans les courses en montagne.

Parmi les quelques souvenirs qu'il avait gardés, jusqu'à sa mort, des premières années de sa vie militaire et qui témoignent de ses goûts essentiels, j'ai retrouvé deux ou trois photographies.

Toutes représentent sa jument d'armes, une pur sang, l'œil en arrêt, l'oreille dressée, l'encolure tendue, et qui devait être frémissante à l'égal de son cavalier.

Il la montait du reste excellemment, avec « la main » qui convenait.

En avril 1912, il fut désigné avec le lieutenant d'Huart, mort depuis au champ d'honneur, un autre maréchal des logis et dix-huit hommes pour prendre part au Raid Hippique, organisé cette année-

là (1). Le petite troupe arriva au complet « dans un état magnifique qui a fait l'admiration de tous les généraux » (2).

A la suite de l'épreuve, le colonel du 5^e Hussards tint à féliciter les représentants de son régiment. En les citant à l'ordre, le 16 avril 1916, il se déclarait « fier de commander à de tels hommes » (3).

Le cheval ne suffisant pas à dépenser l'ardeur sportive de Mathieu de La Tour, il faisait des armes avec passion, un peu trop irrégulièrement peut-être et par à coups.

Gaucher, il jouait avec force, finesse et promptitude, un jeu extrêmement serré.

D'ailleurs, comme tous les nerveux, il avait ses jours, tantôt très, tantôt moins en forme.

Tel quel, les meilleurs juges l'estimaient bon tireur.

Le capitaine Pérez, champion d'épée de l'armée, mort également au champ d'honneur, lui écrivait quelques jours avant la déclaration de guerre :

« Gardez le goût de l'épée, mon cher La Tour, vous
« avez de grands moyens et d'excellentes dispositions,
« et, en outre, il est bon qu'un gentilhomme la sache
« manier parfaitement ».

(1) Cette épreuve, on s'en souvient, dura quatre jours. Elle se termina à Auteuil et fut suivie le lendemain d'un parcours au grand Palais.

Le frère de M. de La Tour, alors lieutenant au 8^e cuirassiers, y représentait aussi son régiment.

(2) 5^e régiment de Hussards. Ordre du régiment n^o 19.

(3) Nancy, le 6 avril 1912, le colonel Boutaut de La Villéon, commandant le 5^e régiment de Hussards. (Signé) La Villéon.

Cette dernière recommandation était superflue, celui à qui elle s'adressait, étant plutôt trop « chatouilleux sur le point d'honneur ».

Je n'ai rappelé ces détails, somme toute assez quelconques, de la vie militaire de Mathieu de La Tour, que pour y montrer le germe des qualités qui se sont plus tard épanouies brillamment.

Il leur fallait la guerre pour rendre à plein.

Jusque-là, elles gardèrent l'apparence assez tumultueuse.

Cet exemple, joint à un si grand nombre d'autres, devrait donner à certains milieux une bonne leçon d'indulgence. Ne soyons pas désormais si sévères pour les tempéraments bouillonnants que le cadre un peu court de nos habitudes bureaucratiques comprime à l'excès. Nous voyons sans doute plus distinctement, à l'heure actuelle, que pour beaucoup d'hommes, morts avant 1914, il n'y eut, entre la fougue exubérante du temps de paix et l'héroïsme militaire, que l'infranchissable distance de l'occasion manquée.

Ils ont souffert d'un manque d'adaptation à la vie moderne, imputable tantôt à quelque insuffisance personnelle, tantôt à une hérédité trop violente, tantôt (il faut le dire avec toutes les réserves nécessaires), à l'infériorité du commandement immédiat.

Le Français a un tel besoin d'être finement dirigé !

D'un bout à l'autre de leur carrière, ils furent des inquiets.

Ils attendaient leur heure de se distinguer. Ils sentaient qu'ils en étaient capables. Elle n'est pas venue

et ils disparurent obscurément sans avoir été utiles au Pays.

En écrivant ces lignes, je pense, avec regret, aux innombrables sous-officiers de toutes armes, et en particulier de cavalerie, qui n'ont jamais servi qu'à faire des dettes, à monter en courses, à parader dans leurs garnisons, et qui pourtant valaient cent fois mieux que cette misère.

L'armée d'avant 1914 prétendait ne pouvoir se servir d'eux que s'ils prenaient certains chemins, s'ils suivaient la filière des Ecoles. Ils ne l'ont pas voulu ou n'y sont pas arrivés.

Dans les deux cas, ils ont gâché leur vie.

Est-ce absolument leur faute ? Si la voie des examens est d'une utilité certaine, personne n'admettra qu'elle soit l'unique.

Une imagination un peu plus fertile, une intelligence mieux ouverte pourraient trouver d'autres moyens d'utiliser ceux qui en ont manqué l'entrée, et qui, pourtant ne sont pas dépourvus de qualités même brillantes.

L'épanouissement prodigieux pendant la guerre de tant de forces jeunes, qui, sans elle, n'auraient rendu à peu près rien, devrait faire conclure, à présent, que leurs pareilles pourraient être mieux employées en temps de paix.

Il y faudrait quelque psychologie, un peu de cette science des hommes dont le rôle, au vu et au su de chacun, s'est révélé prépondérant de 1914 à 1918 et,

que les mandarinats les plus distingués n'apprennent, ni ne remplacent.

Il y faudrait aussi moins de rigidité dans l'organisation générale et le gouvernement ; l'art, par exemple, de trouver soit chez nous, soit dans notre Empire colonial, les meilleurs points où placer les hommes de ressources, restés inutilisés.

Manque-t-il d'endroits où servir, surtout maintenant ? Hélas ! je sais qu'en faisant ces simples réflexions, en notant une impression que j'ai éprouvée, si vive et si fréquente, pendant quatre ans d'expérience et de contact avec l'homme, à la guerre, je m'engage dans la région des chimères. Nos mœurs se prêtent mal à certaines remarques, et plus mal encore à certaines réformes.

Pourtant ! avons-nous, après l'Hécatombe, de telles réserves de jeunes que nous puissions en dédaigner une large part, et si peu de besoins nationaux qu'il soit inopportun de songer à les satisfaire plus parfaitement ?

Il serait à désirer que la France ne devînt pas, de plus en plus, un pays qui gâche trop de choses, trop d'hommes, et auquel il faut de nos jours, pour mettre en valeur toutes les ressources dont il peut disposer, une de ces crises dans lesquelles il manque de disparaître ! Les malveillants auraient tôt fait de dire que sa réussite de la dernière guerre ne fut qu'un sursaut formidable de son agonie. Or, Dieu sait si notre vie nationale compte autour d'elle des malveillants !...

Pendant toute une partie de sa carrière, La Tour fut du nombre de ces jeunes hommes inquiets, à demi inutilisés.

La Providence, plus clémente à son égard que pour tant d'autres, voulut bien faire sonner son heure.

Il a servi, suivant ses désirs, peut-être au-delà de ses espérances, mais, pendant plusieurs années, il avait presque désespéré d'y parvenir.

Cette période pénible de sa vie coïncide avec ses dernières années de sous-officier à Nancy.

Ses confidents n'ignorent pas qu'il en a beaucoup souffert. Ni le sport, ni l'entraînement intensif des troupes de couverture ne suffisaient à satisfaire ses aspirations. La perspective d'achever sa carrière dans l'Armée, sous l'uniforme d'un rengagé, après les quinze ans de service lui était devenue presque intolérable.

C'est à de telles heures d'appréhension pour l'avenir que beaucoup d'hommes de sa trempe partent aux colonies, ou s'en vont explorer, à l'aventure, les pays inconnus.

Comme nous ne sommes plus au temps des Chevaliers errants, des « Caravanes de Malte », des Condottieri servant à l'étranger, l'entourage du futur aviateur lui conseilla de prendre tout bonnement la voie normale en se préparant à Saumur.

Il écouta d'une oreille assez distraite, fit ce qu'on lui disait, mais ne mit à la tâche qu'une ardeur médiocre.

En revanche, il s'acharnait à trouver quelque autre moyen de modifier sa situation, en restant d'accord avec l'orientation générale de son tempérament.

Tantôt, il cherchait à permuter avec quelque sous-officier d'Algérie ou du Maroc, tantôt à entrer dans l'Aviation, tantôt même à quitter l'armée.

D'ailleurs, il n'entendait démissionner que pour trouver autre part un avenir moins vulgaire et, surtout, des chances de combat.

Un de ses parents lui ayant fait offrir un poste de chambellan dans une petite cour étrangère, il en déclina l'honneur, qui lui semblait, en raison de l'exiguïté du milieu, une « demi-domesticité ».

Quelques mois plus tard, la guerre des Balkans lui parut une occasion meilleure et il fit prier la Grande Duchesse Anastasie de Russie, qu'il connaissait personnellement, de vouloir bien appuyer sa demande d'entrée dans l'Armée Monténégrine.

La princesse fit répondre, le 14 novembre 1912 (1), par un de ses écuyers, le Baron Wolf :

« Son Altesse Impériale a été très touchée de la noble blessure des sentiments qui avaient inspiré votre démarche, et elle lui aurait volontiers donné son appui, s'il en avait encore été temps. Mais, actuellement, la Guerre dans les Balkans, est presque terminée. »

Hélas ! il a paru depuis que cette fin était un commencement. Le jour venait où Mathieu de La Tour n'aurait plus besoin de regarder vers tous les coins du monde pour y trouver l'occasion de dépenser sa vie au

(1) « De Pétersbourg ».

service d'une cause. La Guerre allait lui donner la plus noble.

J'aurais vraiment défiguré celui dont j'esquisse les traits, si les pages qui précèdent l'avaient montré doué de qualités physiques, mais à peu près inapte au travail intellectuel. Cette impression serait par trop fautive.

Il était si différent de la brute au front bas, à la lourde encolure, fonçant devant elle à l'aveugle, ou même du bon soudard cognant ferme et pensant peu ! Tout était fin en lui, jusqu'au courage. Un esprit alerte vivait dans son corps agile.

Pour être vrai, j'ai dû le montrer assez mal à l'aise dans une carrière honorable, dont il dépassait visiblement la médiocrité subalterne. J'ai dû, pour le même motif, rappeler qu'il n'avait pas essayé de sortir du rang, par la porte habituelle des examens.

Je voudrais dire à présent pourquoi.

Ce n'est pas, bien entendu, que je tienne à expliquer longuement les raisons qui le détournèrent de se préparer sérieusement à Saumur, mais, en indiquant ce qui le rebuta dans cette discipline intellectuelle d'une forme un peu spéciale, j'aurai l'occasion de mettre en valeur les nuances de son esprit.

Il y a, parmi les élèves des maisons d'éducation, lycées, collèges, écoles préparatoires, un type de jeune homme que les Maîtres avertis redoutent et estiment également pour toute la peine qu'il peut leur donner

autant que pour les ressources incontestables dont il dispose.

On le dirait constitué de deux parties qui s'affrontent en se juxtaposant, mieux encore de deux vies dont l'une se jette perpétuellement à la traverse de l'autre.

L'exubérance d'un tempérament chargé d'ardeurs y contrarie la régularité du travail, sinon le développement de l'intelligence. La puissance même de leur personnalité fait de ces adolescents des irréguliers, en ce sens que l'impétuosité de leur nature les attache exclusivement au genre d'études qui les séduit.

Leur maturité n'est pas encore suffisante pour qu'ils arrivent à contenir les attraits dont ils descendent la pente et subissent le charme. Ils lisent avec frénésie tout ce qui leur tombe sous la main, griffonnent des romans, couvrent de vers leurs cahiers, s'occupent à peu près toujours à leur guise. Cette fantaisie dans le labeur, jointe aux mauvais tours que leur joue l'excès de leur vive jeunesse, est cause que, du point de vue purement scolaire, ils sont des élèves inégaux, brillants sur certains points, à peu près nuls sur d'autres. Ils font rarement honneur à l'ensemble de leurs professeurs. Assez souvent, il leur arrive d'en réjouir un ou deux, ceux qui pressentent une sève vigoureuse dans ces tiges un peu folles, et ne sont pas trop enclins à juger de l'avenir d'un écolier par la masse de ses succès d'enfant.

Lorsque, leurs études achevées, ces jeunes gens abordent la vie, leur destin est régi, quelques années en-

core, par ce tumulte intime des facultés, qui poussent à la fois, et ne s'ordonneront que peu à peu, si la maîtrise de la raison et de la volonté leur est imposée.

Là intervient la carrière qu'ils ont choisie.

Quand elle les aide à accomplir ce retour énergique sur soi-même, qui discipline vite les natures bien douées, ils s'y développent avec une vigueur, une autorité, une originalité surprenantes. Le torrent fougueux qu'ils représentaient depuis leur enfance a trouvé des rives et s'y déploie utilement. Désormais, ils tranchent sur leur entourage partout où ils se trouvent. Il ne leur manquait que la mesure. En l'atteignant, ils ont conquis la supériorité.

Quand, au contraire, ils se sont engagés dans une profession qui entretient, en partie du moins, leur exubérance, le métier militaire par exemple, ils se livrent à l'action extérieure avec un entrain, qui, pendant quelques années, leur fait perdre de vue les autres préoccupations.

Puis, malgré tout, comme il est impossible de se modifier absolument, ils reprennent à la longue leurs goûts intellectuels. L'attrait pour les lettres, pour la réflexion personnelle, la curiosité des idées, voire le besoin d'écrire les gagne ou les reprend. Leur vie sort à son tour de l'ornière. Telle est l'histoire de plus d'un écrivain, qui, aux environs de la trentaine, s'est mis à composer des livres charmants et pleins, après des années de paresse apparente où son talent semblait s'assoupir. Telle encore celle des lettrés fervents qui, séduits vers la même époque de la vie, par la beauté

des grandes OEuvres, leur vouent un culte perpétuel et deviennent des esprits d'une ouverture rare, d'une distinction raffinée.

Par ses tendances, ses qualités, jusqu'à ses côtés faibles, Mathieu de La Tour était apparenté à cette famille spirituelle.

En lui aussi, l'observateur, attentif au jeu délicat des inclinations dans une âme, pouvait apercevoir la juxtaposition des deux vies, qui pour un temps au moins, se nuisent l'une à l'autre. La vigueur d'un tempérament vif à l'excès, lui avait rendu malaisé le travail continu du collège, mais il avait toujours eu le goût des lettres. Il sut tourner de bonne heure de jolis vers d'écolier. Il les avait gardés et les emportait, avec beaucoup d'autres rimés depuis, au fond de ses cantines.

Après son entrée dans l'armée, pendant cinq ou six ans, l'action l'absorba presque uniquement. Puis, peu à peu, « l'autre », ce fameux « autre » qui est en chacun de nous, et sous les apparences, le véritable nous-mêmes, prit insensiblement le dessus.

Lettré d'instinct et d'aspirations, il essaya de le devenir par l'étendue et la qualité du savoir. C'est à cette époque qu'il eut l'idée de reprendre seul l'étude des Philosophes. Ses goûts le portaient surtout vers la psychologie. Pour employer une de ses expressions de sportsman, il aimait « soupeser » ceux qui lui faisaient face. Il cherchait aussi à raisonner à propos de ses lectures, et notait fréquemment les remarques qu'elles lui suggéraient. Ces essais de critique, dont

il nous reste quelques fragments, lui ressemblent. Ils sont vibrants, un peu saccadés, encore inégaux, mais solides et personnels.

Là, comme sur d'autres terrains, il fonçait droit devant lui à sa façon, s'exprimant à la diable, mais avec une facilité souple et nerveuse.

L'âge, l'expérience, l'étude régulière, auraient sans doute complété sa formation.

En tous cas, c'est une impression très douce pour l'un des siens, d'avoir reconnu, en examinant pieusement ses papiers après sa mort, qu'il revenait de lui-même, vers des préoccupations et des habitudes traditionnelles dans sa famille (1).

Peut-être à son heure, eut-il tenté d'écrire ? Il avait pour la langue française l'affection courtoise et chaleureuse, que lui vouaient naguère les gens de bonne compagnie.

Je me plais à croire qu'il aurait du moins aimé les livres, choyé tendrement les reliures aux tons adoucis, goûté le parfum discret des papiers d'archives, vécu, à son tour, à l'aise dans l'atmosphère accueillante d'un cabinet de travail que remplit l'air natal, que peuplent des ombres chères, et dans lequel le présent recueille sans effort les héritages spirituels du passé.

Au lendemain d'une mort glorieuse qui a moissonné sa vie avant sa maturité, c'est une consolation

(1) Mathieu de La Tour était l'arrière petit-fils et le petit neveu de deux écrivains distingués du siècle dernier, J. B. et Antoine de La Tour (cf. Larousse).

d'avoir quelque droit d'espérer que cet avenir eut été possible. Nous sommes de ceux qui prisent avant tout la continuité de l'esprit dans une race, et la parenté des âmes entre ceux qui portent le même nom...

Je crois qu'après ces indications, l'inquiétude un peu fébrile, presque étrange que nous avons signalée, devient plus intelligible. Elle était la suite d'une nature complexe, originale, placée par l'existence, à la fois « dans » et « hors de » son milieu.

Lorsque, vers les vingt-cinq ans, Mathieu de La Tour revint aux goûts intellectuels de sa personnalité profonde, coexistant en lui avec un tempérament non moins accusé d'homme d'action, le moyen qui se présenta de les satisfaire ne lui plût qu'à moitié. A l'heure où se réveillaient ces attrait personnels, l'examen de Saumur lui demandait de suivre des « cours », de recommencer à faire des « copies », à recevoir des « notes », à développer des « canevas ».

Il aspirait à penser par lui-même, dans les limites raisonnables où la chose est permise. Il s'y essayait. Il en avait l'âge et... on le ramenait sur les bancs. Sans doute son avenir, une raison plus pratique eussent exigé qu'il consentît à ces efforts nécessaires.

Mais, maintenant qu'il a fait par d'autres moyens une carrière assurément plus brillante, nous n'aurons pas le courage de le blâmer pour des répugnances qui s'expliquent dans une certaine mesure.

*
**

A partir du 2 août 1914, il sembla que Mathieu de La Tour vivait enfin sa vraie vie.

Jamais, remarquèrent ses proches, il ne fut plus doux, plus affectueux, plus gai que depuis la guerre. Il paraissait comme reposé. C'était le repos de la vocation attendue et suivie avec enthousiasme, le jour où elle se manifeste.

Le 5^e Hussards, faisant partie des troupes de couverture, était entré en campagne à la fin de juillet.

Pour nous renseigner sur les faits et gestes de La Tour et ses impressions à cette époque, nous ne disposons que d'un tout petit nombre de documents : les notes de ses chefs, un texte de citation, quelques mentions de mouvements de troupes, enfin les « feuilles » dont nous avons parlé : huit ou dix petites scènes qu'il a notées en courant sur un carnet de rencontre.

Nous devons nous contenter de ce fil souvent rompu, et le suivre à travers le passé où il nous guide à peine.

Le 5^e Hussards est resté régiment de corps du XX^e Corps d'armée depuis le 28 juillet jusqu'au 1^{er} novembre 1914.

Le premier jour où le carnet nous apprend sa position exacte, il manœuvre tout près de la frontière. Des hommes travaillent encore autour des cavaliers dans les champs que ceux-ci traversent sur leur nerveuses petites montures. Mathieu de La Tour écrit :

« Environs de Château-Salins

2 LORRAINE ANNEXÉE. — *Cavalerie à travers champs*

« Paysan penché sur son sillon... Une larme tombe, larme d'espoir, de regret, de rancœur peut-être, que sais-je ? Mais perle éblouissante, richesse inouïe au creux du sol natal, qui le féconde et me donne l'illusion consolante de voir jaillir sous la pioche de ce brave homme la moisson future... des épis montent, s'échappent en foule, s'agitent comme tout heureux d'avoir joué un bon tour, s'entrelacent en une farandole effrénée, hurlent dans le vent, tandis que miroitent joyeusement sous le soleil les vagues d'or de leurs têtes mutines : « Non, nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas mourir ! (Août 1914). »

Quelques jours plus tard commence le premier reflux de nos troupes. L'officier qui recule avec les autres, note un soir :

« CHAMBREY. — *Retraite de Morhange, drapeau sur le clocher* », et pensant aux trois couleurs flottant sans défense, mais que personne n'a voulu amener, il ajoute plein d'espoir quand même : « Nos cœurs seuls se serraient pour lui ».

Puis, plus rien. Les événements ne permettent que l'action.

La bataille de la Marne est gagnée, le 20^e Corps se bat dans la Somme.

Le 26 septembre, M. de La Tour reçoit sa première blessure et sa première récompense. Cette sim-

ple citation à l'ordre du régiment lui resta toujours chère, comme les distinctions du début le sont à ceux qui savent ce qu'il fallut faire pour les mériter.

On ne faisait point alors de légionnaires à la four-née ! Tous les rubans rouges étaient du même rouge.

XX^e CORPS D'ARMÉE

—
5^e RÉGIMENT DE HUSSARDS.
—

ORDRE DU RÉGIMENT

Le lieutenant-colonel commandant le 5^e régiment de Hussards cite à l'ordre du Régiment :

TENANT DE LA TOUR

Sous-lieutenant au 5^e régiment de Hussards.

« Le 26 septembre, à Herbécourt s'est offert très crânement pour « exécuter dans des conditions périlleuses, la reconnaissance des « lignes ennemies, et, blessé, a tenu à venir rendre compte lui-même de sa mission ».

Le 3 octobre 1914.

Le lieutenant-colonel commandant le 5^e Hussards,

(Signé) : F. DE FRANCE.

Voici, d'après un témoignage autorisé, quelques détails sur ce fait d'armes. La Tour avait été, en volontaire, reconnaître l'avant-garde ennemie. Son ordonnance, un Parisien, le cavalier Mansuy, l'accompagnait. Ils pénétrèrent dans les lignes allemandes et les « traversent » on ne sait comment.

Les mitrailleurs allemands découverts ouvrent le feu. Le cheval du lieutenant est tué. Lui-même a le haut du poignet traversé d'une balle, mais rejoint le colonel, et vient rendre compte avant d'aller au poste de secours.

Le soldat s'est montré digne du chef. Comme il a fallu laisser son harnachement à la monture morte, Mansuy ne peut se résoudre à abandonner aussi les « affaires » de son officier. Prestement, sous le feu de l'ennemi qui le tire à la cible, il enlève les menus objets contenus dans les fontes. Revenu indemne et à peu près à l'abri sur la contre-pente où ils reprennent haleine, il repart brusquement, rampe vers le cadavre du cheval et a de nouveau la chance d'échapper au danger. Puis, quand, à son retour, le lieutenant lui demande : « Qu'est-ce qui t'a pris ? » « Pourquoi es-tu remonté ? », il répond tranquillement : « J'avais oublié la teinture d'iode ».

Ce sont des faits semblables qui donnent, si je ne me trompe, les raisons ultimes de la victoire. Avec de tels hommes dans le rang, les chefs ont toujours eu les exécutants qu'il leur fallait.

Deux ou trois pages plus loin, le carnet de campagne nous apprend qu'au mois d'octobre La Tour est :

« Officier de liaison auprès du général Baratier, à Bienwilliers, près Arras ». Il y saisit au vol ces deux épisodes d'un combat :

« Un cycliste du 37^e passe. « — Où vas-tu mon ami, ? », demande le général Baratier. L'homme ralentissant l'allure, se retourne à demi, et nous montre par dessus l'épaule, un petit museau énergique, piqué de poudre, dont l'expression, bien que respectueuse, hurle à qui veut voir : « Mais, je n'ai pas le temps ! »

Ce museau-là intrigue le général : « Ecoute ici, où vas-tu ? »

« Cette fois, il met pied à terre, et se fige dans l'attitude du garde à vous, mais sur sa physionomie d'une mobilité extrême, les impressions les plus diverses se succèdent, pendant qu'il explique hâtivement :

« — Mon Général, le bataillon, pour ne pas être tourné, bat en retraite devant quatre fois plus de Boches. Ma compagnie, désignée pour protéger le mouvement, est cernée.

« Les mitrailleuses nous prennent de flanc dans les tranchées et tuent ce qu'elles veulent.

« La nôtre n'en peut plus et ne veut plus tirer.

« Le capitaine est tué, le lieutenant est tué, les deux derniers sergents tués aussi.

« Un caporal a pris le commandement, mais ça ne peut pas durer. Il dit qu'il n'est pas à hauteur, parce qu'il faut manœuvrer.

« Pour tirer, c'est solide : On fait des feux de salve quand ils montrent leurs sales gueules. Mais plus qu'on en tue, plus qu'il en vient. Alors, il va falloir partir.

« Je dois vite dire au sergent qui est au ravitaillement à Souestre de venir prendre le commandement ».

— « Bien mon ami, tranche le général, ton caporal se débrouillera certainement. Nous allons lui aider. Toi reste ici. »

« Le cycliste qui n'a qu'une pensée : « f... la pile aux Boches », risque sur un ton suppliant, mais décidé : « Mon général, je connais l'emplacement exact

des tranchées ennemies. Voulez-vous que j'aille l'expliquer à l'artillerie qui tire là haut ? »

« Et tout heureux de l'autorisation obtenue, il enjambe sa bécane et se sauve à vive allure, de crainte que ses Boches ne lui échappent.

NOTA. — *Le caporal blessé grièvement et trois hommes furent les derniers survivants, auxquels il faut ajouter le cycliste, onzième volontaire, et le seul qui put réussir à traverser le barrage des mitrailleurs ennemis (Octobre 1914) ».*

« LE PRIX D'UNE ROSE. — *« L'artillerie allemande bat la campagne. Entendez cela comme vous voudrez... Méthodiquement, elle nous jette à la tête, et sans grand dommage d'ailleurs, toutes les marmites de la kolossale batterie du kaiser...*

« Sur le bord de la route de Bienvillers à Souestre, un commandant d'artillerie de la 39^e division contrôle le tir de ses batteries... Tout à son occupation, il ne sent pas qu'on lui tire la manche, doucement, mais avec insistance.

« Ah ! enfin, il a compris... un geste d'impatience, puis brusquement, un juron énergique servent de réponse. Intrigué quand même il se retourne, et se rend compte que le mot aimable vient de heurter brutalement une petite vieille, cassée en deux sur un objet qu'elle enfouit dans le creux lamentable de sa poitrine, l'air craintif, pauvre chose n'ayant plus de la vie qu'un regard d'animal battu qui implore et veut qu'on pardonne, qu'on écoute aussi.

« Désarmé par tant de détresse, l'officier l'examine avec intérêt, et voit dans sa main une rose, mais une rose magnifique, épanouie superbement, étirant au soleil ses larges pétales, que les baisers nerveux d'une brise d'automne font palpiter comme de la chair vive. Dans le fossé, à quelques pas, un pauvre diable touché à mort, met ses dernières forces à prolonger d'une façon navrante un râle d'appel. — « Monsieur, chevrote la vieille, il ne me reste rien, ma maison brûle là-bas... » Sa main que l'âge et le chagrin font trembler, montre à l'entrée du village des flammes qui, goulûment lèchent un pan de mur. « Je vous vois, continue-t-elle, depuis plusieurs jours, tenir tête à ces maudits ». Cette fois, les doigts ouverts comme pour une caresse, une prise suprême de possession de ce qui fut « sa » maison se ferment, rageusement crispés vers les lignes allemandes. Puis, n'y tenant plus, tendant la fleur, la malheureuse s'effondre et hoquète douloureusement : « C'est tout, tout ce que j'ai, je vous l'offre... c'est de bon cœur ».

« Et maintenant dans la main du commandant la rose s'étale, éclatante de vie. Son parfum le prend à la gorge si violemment qu'il éprouve le besoin de se défendre, de la jeter à terre, de la faire agoniser sous son pied, comme, au revers du talus, agonisait l'autre, le petit artilleur qui tout à l'heure encore, hélas, pour la dernière fois, suppliait la mort de l'épargner.

« Pourtant, songe-t-il, ce sont eux ses hommes, c'est lui, l'enjeu de ces deux terribles jouteuses la Mort et

la Vie, en garde implacablement, derrière ce cadavre et cette rose.

« Religieusement, longuement, il baise la fleur, remercie la bonne vieille, et pestant contre ce maudit vent d'Ouest, qui, vous enroue la voix, vous trouble la vue, et force les yeux à pleurer, il reprend son observation (Octobre 1914) ».

Le 1^{er} novembre, le 5^e Hussards quittait le 20^e corps d'armée pour le 1^{er} corps de cavalerie. Il était affecté à la 10^e division, y restait jusqu'au 11, et passait ensuite à la 1^{re}. Il se battait à cette époque dans le département du Nord. La Tour y voyait pour la première fois des paysages différents de ceux des montagnes et de la Lorraine, où il avait vécu de longues années. Leur mélancolie monotone, leurs lignes embrumées semblent l'avoir intéressé et il les a décrites à plusieurs reprises.

Dans les premiers jours de novembre, il écrit :

« WINNEZEELE (Nord). — Sur un pauvre vieux moulin, le brouillard a jeté son linceul. Deux ailes se devinent encore, éperdument tendues vers le ciel. Brusquement, comme lasses d'implorer, elles s'abaissent, puis reparaissent hésitantes en un suprême acte d'espérance. Rapidement le moulin tourne. Autour de cet étrange rouet, le brouillard, vaincu et résigné, file son écheveau, qui subitement, en un jet immense, flambe dans un rayon de soleil. » (Novembre 1914).

LOCRE (Belgique). — « Coiffant un mamelon vieil or, couleur d'automne, impossible à définir — l'état d'esprit du moment vous donne la teinte — un moulin rouge, dont les ailes immenses, rouges comme tant d'autres, tournent inlassablement. A ses pieds, un goup de spahis, burnous rouges.

« Tous dévalent soudain la pente. Le vent des ailes semble essaimer un duvet sanglant que la fée du lieu transforme en une bande de diabolins, rôtis de toute éternité, moitié braise, moitié charbon, vomis on ne sait par quel enfer.

« Sans un bruit tout s'arrête, le moulin et les spahis, burnous éployés, qui, eux aussi, sous leurs ailes rouges, s'allongent paresseusement. »

Ce croquis était dessiné le 9 novembre :

Le 11 « l'itinéraire » de la brigade est par « Renighelst, Ouderdom, route de Hallebast, Nord de Dickbush. En cas d'alerte, la Brigade est chargée d'aller le long du canal entre écluse 8^e et Ypres pour assurer les derrières de la brigade du général Vidal »...

« 11 NOVEMBRE. — Quartier général de la division St-Hubertuskock.

« 12 NOVEMBRE. — Le sous-lieutenant de La Tour en liaison à 7 heures au poste de commandement de la division, à 1 kil. sud-est de Dickbush sur la route de Dickbush-Ypres ».

L'officier continue donc à remplir son rôle d'agent de liaison. Il vit en « reconnaissance », chargé de ces missions délicates destinées à éclairer la marche d'une troupe qui cherche le contact.

Il galope aux croisées des chemins, va au devant des éléments de la division, les oriente correctement, pointe à l'avant-garde.

A travers les notes qu'il a reçues et gardées, à travers celles qu'il a rédigées, on suit ses chevauchées ; on le devine les sens en éveil, l'âme en alerte, plein d'une ardeur attentive et allègre, content de « tâter » l'ennemi comme autrefois le fer.

Si près de la mort, il est manifestement satisfait de la vie.

Il conserve ses habitudes d'observation, et sa curiosité d'artiste.

Parce que c'est la guerre, il ne se croit point obligé d'oublier la Nature. Sa liberté d'esprit reste entière.

Il goûte autant qu'avant la grâce d'un paysage.

Il s'arrête avec plaisir à suivre des yeux l'apparition d'un village au brusque détour d'un chemin :

« Gaiement de jolies maisons se lèvent, nonchalamment d'abord, puis très vite, ... courent les unes après les autres, se rassemblent en troupeau, foncent dans la plaine à l'assaut des pentes les plus ardues. Parfois l'une d'entre elles vivement s'éloigne, et va, dans un coin de verdure, se blottir et vivre de souvenirs. Une autre crânement saute un énorme ravin, et, follement insouciante, se suspend au-dessus de l'a-

bîme, pousse même la bravade jusqu'à jeter durant tout le printemps, les pétales de ses fleurs, un à un, dans la gueule ouverte pour l'engloutir. Qu'importe si dans le fond, l'écume hérissée en crête, le torrent rugit de colère ! D'autres encore, les plus nombreuses, en des poses splendidement alanguies, s'endorment grisées délicieusement au creux d'un nid de roses ».

C'est ainsi qu'emporté dans le tourbillon puissant de la guerre, il imagine les choses elles-mêmes en mouvement à ses côtés.

Parfois cependant la tristesse de tout ce qu'il voit l'arrête en plein élan. L'âpre émotion de la mort rôdant et ravageant sans arrêt, l'étreint au milieu de la bataille, et il pense ce qu'il écrira quelques heures plus tard :

« A coups sourds, le canon boche ébranle avec entêtement l'horizon. Tout près, les mitrailleuses lugubrement semblent clouer les couvercles retombés sur les cercueils.

« Tac... tac... tac... quelle régularité sinistre ! Il n'y a donc que des morts ? Comme pour donner corps à l'épouvantable illusion, un moulin immobile, les ailes en croix, figure une tombe monstrueuse.

« Mon Dieu, nous avons confiance, mais à quel prix la victoire ? »

J'arrête sur ces mots, empreints d'une mélancolie

assez rare dans les notes de Mathieu de La Tour, la citation de ses feuilles de campagne.

Sa vie ayant été donnée avec celles qui formèrent le montant du « prix », je ne saurais trouver une conclusion plus poignante à cette partie de sa notice.

Les Ailes et « La Gloire... »

Le 14 novembre 1914, le 5^e Hussards quittait la « 10^e Division reconstituée avec ses anciennes brigades de dragons » et « embarquée à Lillers le 15 à destination de l'aile droite (Alsace) ».

Moins d'un mois plus tard, La Tour était « détaché à partir du 3 décembre comme officier observateur ».

Il apportait dans sa nouvelle arme ces notes signées du lieutenant-colonel de France.

« 1914, DÉCEMBRE. — Maréchal des logis au début de la campagne et, grâce à ses qualités acquises et maintes fois prouvées en garnison, de perçant, de dévouement, de cavalier, attaché à l'Etat-Major du colonel, a été nommé adjudant le 29 août, puis sous-lieutenant et affecté comme tel au commandement d'un peloton. Hardi jusqu'à la témérité, insouciant du danger, cavalier élégant et vigoureux, entreprenant et soucieux du soin à donner à ses chevaux avant de s'occuper de lui, le sous-lieutenant de La Tour s'est montré chef passionné pour son métier, et toujours préoccupé de la vie et du bien-être de ses hommes, recherchant les occasions

« de se distinguer. Mentionné à l'ordre du régiment
« pour la crânerie avec laquelle il s'était offert le 26
« septembre, avec la certitude d'attirer le feu de l'en-
« nemi, pour effectuer la reconnaissance des lignes
« adverses. Blessé au cours de cette chevauchée qui
« l'avait fait les traverser, il était venu lui-même rap-
« porter les renseignements. Caractère loyal et châ-
« touilleux sur le point d'honneur. Peut-être trop sûr
« de lui ».

Ce jugement d'ensemble fut confirmé quelques jours après sa mort par un chef illustre, sous les ordres duquel il avait servi au début de la campagne.

Le général Weygand nous faisait le grand honneur de répondre en ces termes à la lettre où nous lui faisons part du service anniversaire célébré à la mémoire de M. de La Tour :

« Non, je n'ai jamais perdu de vue votre glorieux
« frère depuis le temps déjà si lointain des débuts de
« la guerre, où, au 5^e Hussards, il venait me deman-
« der la faveur de missions périlleuses « hors tour »,
« jusqu'au jour où il est tombé après avoir été si sou-
« vent victorieux. Je m'honore de l'avoir connu et je
« suis fier de ses sentiments à mon égard » (1).

Le 30 janvier 1915, La Tour commençait son apprentissage de pilote à l'école de Pau.

Le dimanche 14 février, il essaie son premier vol et

(1) Lettre, datée de Versailles, 11 février 1918.

« casse du bois ». Le dimanche 11 mars, il reçoit le brevet de l'Aéro-club, tente « la spirale » le vendredi 16 et, le mercredi 21, il fait son premier voyage Pau-Orthez, Orthez-Pau (1 h. 20 à 1.750 mètres d'altitude maxima).

Le jeudi 22, après un parcours de 125 kilomètres, il est « breveté par équivalence sur Blériot », monte un « Morane » le dimanche 25 et termine le 30 avril son entraînement.

A en croire ses notes, il était prêt :

« Le lieutenant de La Tour est un très fin pilote de
« Blériot, il a fait d'excellents débuts sur Morane-
« Saulnier 3 Cyl. Anzani. Pilote très adroit, robuste,
« énergique, sérieux, consciencieux, doué de beau-
« coup de cran, paraît tout désigné pour piloter un
« Nieuport ou un Morane. Demanderait de préférence
« le Nieuport. Fera sûrement un très bon pilote, a
« été un élève parfait » (1).

Etant à Pau, il fut proposé une deuxième fois, au mois de février, pour la Légion d'honneur, mais sans succès (2).

Il me semble que la meilleure méthode à employer désormais est la plus sèchement narrative.

N'ayant aucune compétence pour commenter la vie d'un aviateur, je me contenterai d'exposer les faits.

(1) Pau, le 30 avril 1915, le capitaine chef-pilote. (Signé) M. Collard.

(2) Rapport du capit. Duseigneur, commandant l'escadrille N. 57, 24 janvier 1916.

La Tour servit successivement dans quatre escadrilles de combat.

1° Du 11 juillet, 1915 au 22 août 1915 :

A la N. 15, du XIII^e Groupe de combat.

Il y fit vingt-deux « patrouilles et reconnaissances » d'une durée totale de 30 heures 24 minutes.

Son appareil y reçut, le 26 juillet 1915, « un éclat d'obus dans le plancher ».

Sa dernière expédition y fut un « bombardement sur Lille », le 22 août (1).

Il la quitta quelques jours après, pour la Réserve du Service Aéronautique.

« Arrivé le 25 août à la R. S. A., en est parti le 25 septembre pour rejoindre la N. 57. Très bon pilote, ayant beaucoup d'allant et de crânerie » (Signé : de Séguin, 28 septembre 1915).

Mathieu de La Tour ne put rallier la N. 57 aussi promptement que cette note le donne à entendre :

« Un accident sur un avion qu'il emmenait au front l'a rendu indisponible, le 3 novembre 1915 » (2). Il avait eu deux côtes enfoncées et la violence du choc l'avait laissé évanoui pendant sept heures. Sa famille ne fut mise au courant de cette nouvelle épreuve que par hasard. Il n'en avait rien dit, et elle ne l'empêcha pas de se rendre dès le 30 décembre à son nouveau poste de combat, à la N. 57 du XI^e Groupe.

(1) Extrait du journal de marche de la N. 15.

(2) Signature illisible.

2° Il fit partie de cette escadrille jusqu'au 26 avril 1916, jour où il fut atteint d'une troisième blessure.

Il y vola 67 heures 30 minutes en 46 sorties.

Le 17 janvier 1916, il y livrait son premier combat.

Le second, engagé quelques jours plus tard, le 23, lui valut la Légion d'honneur.

Le Journal de marche de l'Escadrille note laconiquement : « Attaque d'un drachen dans la région d'Adinfer, atterrissage à Aire sur la Lys », mais dans son rapport, le capitaine commandant la N. 57 signale : « *l'audace parfaite et l'absolu mépris du danger dont il fit preuve en mitraillant à le toucher le drachen qu'il attaquait* » (1).

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL

DES

ARMÉES DE L'EST

—
ETAT-MAJOR

—
BUREAU DU PERSONNEL

Au G. Q. G. 1^{er} Février 1916.

—
ORDRE N° 2348 « D » (Extrait)

M. de La Tour (Marie-Joseph-Louis-Antoine-Mathieu), sous-lieutenant de cavalerie à l'Escadrille N. 57, a été nommé dans l'ordre de la Légion d'Honneur au grade de Chevalier.

Le 23 janvier 1916, surpris pendant une chasse par une mer de brouillard, se décide à attaquer un drachen allemand qui émergeait, l'approche, et, dans un duel à la mitrailleuse avec le passager de la nacelle, réussit à éteindre le feu de celui-ci; continue le tir dans le ballon jusqu'à être lui-même à 150 mètres du sol. Complètement perdu et son moteur ne donnant presque plus, parvient, grâce à son sang-froid et à son énergie, à atterrir dans les lignes anglaises.

(Signé) : J. JOFFRE.

(1) Le sous-lieutenant de La Tour avait avec lui le capitaine François, officier observateur qui prit part au combat et fut décoré également.

Du 16 au 25 avril, il livrait encore quatre combats, un le 16, deux le 24, un le 25.

Son appareil avait été traversé le 17 janvier « d'une balle dans le plan supérieur gauche », et lui-même, le 25 avril, recevait « une balle dans la partie inférieure de la jambe gauche ».

Il s'était attaqué seul à deux L. V. G.

Nous tenons d'un témoin renseigné, qui le racontait sur un ton de « blague » amicale, que, de retour à l'Escadrille, il s'habilla soigneusement, et ne partit qu'après pour l'ambulance de Bar-le-Duc. Aimer la toilette fut toujours un de ses péchés mignons ; mais il me semble, que lui rester fidèle quand on traîne une balle dans la cheville, est une de ces coquetteries auxquelles le pardon s'accorde avec un sourire, qui n'est pas bien loin d'un peu d'émotion.

La plaie fut longue à guérir. Elle lui fit manquer la fin de la bataille de Verdun, mais ne put le retenir loin de celle de la Somme.

Dès le 6 juin, il était « revenu sur le front, avant sa guérison complète » (1).

Il ne le quitta plus qu'en y mourant.

(1) Texte d'une de ses citations à l'ordre de l'armée, 27 juillet 1916.

*« Camarade de Guynemer, de Dorme,
d'Heurtaux, de Deullin, il partagea
leur gloire à la fameuse escadrille
des Cigognes. »*

M. de La Tour entra à l'Escadrille N. 3 le 6 juin 1916 (1).

Les « Cigognes » campaient à cette époque dans les environs du village de Cachy, à quelques kilomètres de Villers-Bretonneux.

Les aviateurs logeaient en partie dans un petit rendez-vous de chasse bâti entre les lisières d'un bois et la route d'Amiens.

La Tour y a vécu les jours les plus ardents de sa vie de guerre. Les événements justifiaient peu à peu l'assurance intime qu'il avait toujours eue, de pouvoir « faire quelque chose de bien ».

Même dans cette élite, il sortait du rang.

Quiconque eut alors l'occasion de le rencontrer s'est trouvé en présence d'un homme parfaitement heureux. Sans doute, il partageait la douleur publique ; sans doute encore elle s'aggravait pour lui de ses deuils particuliers. Il avait cruellement ressenti la mort de deux de ses frères, survenue dès l'année précédente. Mais la conscience d'être utile au pays le rassérénait.

Quant à la perspective de succomber lui-même, un

(1) Journal de Marche de la N. 3

jour ou l'autre, elle lui semblait tellement normale qu'elle ne parvenait point à l'assombrir.

De l'humeur un peu ombrageuse de ses premières années, il ne restait rien, du moins rien qui se manifestât.

La guerre, la sublimité du but qu'elle poursuivait, les grandes idées de fraternité au combat, les dangers courus, aile à aile, les services reçus et rendus sur ce champ de bataille illimité du ciel où les élans qui foncent à la rescousse sont plus faciles, la possibilité constante de la mort immédiate, avaient calmé définitivement une susceptibilité si prompte naguère à relever la moindre offense.

Dans les rapports de la vie en commun, il se montrait gai, obligeant, plein d'entrain. Il parlait bien et aimait à parler — un peu trop peut-être — puisqu'on lui reprochait parfois avec une malice amusée : « d'expliquer le coup. »

Mais, qui ne « l'expliquait » pas, ou du moins qui n'était pas tenté de l'expliquer ?

Après que les grands « chasseurs » avaient rassemblé et appliqué leurs forces avec cette énergie qui n'en laissait aucune inemployée, il eut été contre nature qu'ils se taisent absolument. En racontant un combat, ils le continuaient. Leur récit poursuivait encore le Boche que leur mitrailleuse avait abattu ou... manqué.

J'ai sous les yeux nombre de photographies prises à l'Escadrille. On y voit les As les plus illustres, décrire un de leurs engagements, « situer le point de chu-

te » d'un avion ennemi, montrer l'endroit où ils furent « descendus ».

J'ai assisté à telle ou telle de ces stations devant les hangars qui étaient un des événements de la vie en escadrille. Vers la fin de la journée, il arrivait souvent que les pilotes déjà rentrés, les mécaniciens, un groupe de fantassins au repos non loin de là et venus en curieux, attendissent le retour des Cigognes encore en l'air.

Un peu d'anxiété se mêlait à l'attente Si elles ne rentraient pas ?...

Puis, quand la souple machine, conduite dans un style dont les initiés reconnaissaient aussitôt la virtuosité personnelle, commençait à être en vue, tout le monde ralliait le point d'atterrissage et faisait cercle autour de l'appareil.

Encore sous le coup de ses chaudes émotions, l'arrivant parlait.

Les autres l'écoutaient dans un silence recueilli, et leurs quelques minutes d'attention fraternelle lui accordaient un délicat triomphe. Rien n'est flatteur comme l'approbation des intimes et des pairs...

D'ailleurs n'y a-t-il que l'Aviation dans laquelle l'homme parle au retour de la bataille ?

Toujours et partout le « discours » a fait partie de la « détente ».

L'infanterie entendait de fameux récits, le soir des combats victorieux, ou même après les « coups de main réussis ! ». Et c'était fort bien ainsi. N'est-il pas naturel d'être content du succès mérité ? Restons en rè-

gle avec le sens commun en admettant les fiertés légitimes, et n'écoutons pas les renchérés qui se piquent maintenant d'une modestie raffinée. Au fond, leur snobisme n'est si discret que parce qu'il enrage de n'avoir rien à dire. Mais voilà ! Pour *dire*... il aurait fallu *risquer*.

D'ailleurs à la N. 3, comme dans l'armée en général, les pilotes avaient bien d'autres sujets de conversation que le combat.

Pendant qu'ils attendaient sous leur tente les ordres du Commandement ou le bon plaisir d'un ciel lent à se dégager, ils occupaient leurs loisirs en causant.

Art, littérature, morale, préférences et goûts personnels, tous les sujets leur étaient bons.

Comme il est de règle entre jeunes, les avis différaient quelquefois et le ton du débat s'élevait.

La Tour affectionnait ces joutes oratoires et était prompt à s'y engager.

Sa parole facile et chaude ne descendait jamais jusqu'au verbiage.

La rectitude pénétrante de son intelligence parvenait à suppléer d'ordinaire à certaines lacunes dans son érudition. Sa manière de discuter ressemblait à sa « manière d'attaque » : Il allait droit au fait. Parfois, au cours d'une interminable et claironnante discussion, il lui arrivait de s'interrompre brusquement, mais pour changer la manœuvre et repartir.

Du reste, le milieu où il vivait étant remarquablement homogène, les vrais dissentiments n'y existaient

pas. Ces personnalités forcément très accusées, avaient des qualités si pareilles qu'elles semblaient harmonisées pour toujours. Mathieu de La Tour se plaisait absolument dans leur compagnie.

Il y avait développé davantage encore une tendance qu'il est assez rare de rencontrer à un degré égal : le besoin d'admirer.

Elle semblait faire partie de sa nature... Déjà, au collège, les exploits juvéniles de ses camarades l'enthousiasmaient. Quand il se fut engagé, les prouesses des chasseurs alpins puis les mérites de la cavalerie légère n'eurent pas de champion plus résolu. Il conserva ce penchant dans l'aviation et nous connaissons, dans toutes les escadrilles dont il fit partie, quelque nom qu'il citait avec une estime très voisine du respect.

Nul n'a moins cru qu'abaisser un rival fut se hausser soi-même. Les potins, les « éreintements », les can-canans de ceux que l'armée appelle avec une ironie dédaigneuse, « les bons petits camarades », l'exaspéraient.

Il ne faudrait pas cependant lui attribuer la naïveté d'un « gobeur ». Il jugeait vite et bien l'homme qui lui faisait face, mais s'il n'avait rien de bon à en dire, il se taisait. Parlait-on devant lui de quelqu'un qui ne lui plaisait guère, il marquait d'un geste prompt et décisif, haussement d'épaules ou hochement de tête, la netteté de son dédain, mais sans donner aucun détail.

Il était resté fidèle à une tradition qui, si elle n'est pas tout à fait en règle avec la religion, a cependant

des avantages certains : ne rien dire si on ne veut pas en rendre raison ; ne parler de personne qu'à ses risques et périls.

Aux Cigognes, avec tant de motifs d'admirer, il se sentait à l'aise. A l'entendre, elles étaient incomparables.

Il n'a jamais manqué une occasion de leur rendre hommage. J'en donnerai pour preuve l'article sur Dorme, publié par lui dans la *Guerre Aérienne*, après la disparition de ce grand pilote au mois de mai 1917, et dont voici la conclusion :

« J'entends souvent appliquer cette phrase : « Faire tout son devoir ». Qui pouvait la mériter mieux que lui ? Il a fait, partout et toujours, complètement, magnifiquement son devoir. Il l'a fait avec un entrain, une simplicité qui désorientaient un peu, tellement ils étaient communicatifs. Il était si facile, d'après lui, d'abattre un adversaire, qu'à l'écouter on en était convaincu.

« Il l'a fait aussi avec un désintéressement, une insouciance des récompenses, avec tant de cœur, tant de vrai courage que jamais ceux qui l'ont connu ne cesseront de penser à lui et de l'aimer.

« Il restera pour nous tous le héros, celui que nous appelons un fanion, une flamme de ralliement, toujours plus en avant dans le ciel notre champ de bataille où il a pris la plus glorieuse place ».

Faut-il attribuer à cette dernière phrase tout le sens

qu'elle paraît avoir : La Tour estimait-il que Dorme était le plus grand des grands aviateurs, Guynemer y compris ? N'est-elle, au contraire qu'un hommage à la mort exagérant un peu l'expression ? Je n'en sais rien.

En tout cas, il avait voué à Guynemer un véritable culte.

Son album de « Souvenirs d'Aviation » semble composé pour glorifier l'illustre pilote.

En regardant les photographies, en lisant les légendes qui les expliquent, on reconnaît qu'une main soigneuse, guidée par une affection profonde, voulut les disposer comme une auréole autour de la même tête glorieuse et charmante.

Guynemer est à la première page, sur une belle photographie accompagnée de cette dédicace : « A mon vieil ami La Tour, très affectueux souvenir de l'élève-mécano de Pau et du camarade de combat de la Somme ».

On le retrouve au dernier feuillet « la veille de sa mort ». Sa figure est douloureuse, crispée tout entière, avec une ride très accentuée entre les deux yeux, et une autre non moins marquée près des narines. Le regard est profond, un peu dur, comme chargé d'une angoisse irritée. La mort vient et le héros semble presser tir son vol d'approche.

Guynemer est plus ou moins à toutes les pages, toujours présenté avec une prédilection tendre et familière. C'est : « Le Gosse ».

« Le Gosse élève pilote », petite figure ronde, étonnamment juvénile, au regard volontaire et grave, « le

Gosse en vol sur Spad », le Gosse entre Heurtaux et La Tour, leur donnant le bras, le visage épanoui par un bon sourire, le Gosse expliquant « le coup », le « Gosse à sa quarante-cinquième victoire », le « Gosse décoré », le « Gosse en famille », le Gosse « fatigué mais bien content ».

Enfin, au milieu de l'Album, l'affection virile de l'aîné pour un cadet qui le dépasse s'est affirmée avec une émotion visible.

Sur la marge d'une photographie Georges Guynemer a écrit cette décidace humoristique : « A mon vénérable grand-père La Tour, affectueux souvenirs. Janvier 17 ».

Au-dessous, M. de La Tour a placé cette réplique : « Un petit-fils dont j'étais rudement fier et que j'aimais comme un petit frère ! »

Du reste, à en croire une phrase citée par Henri Bordeaux, le grand pilote connaissait la solidité chevaleresque de ces sentiments : « C'est La Tour qui m'aime le mieux », disait-il.

Je ne me suis attardé sur ces témoignages que pour montrer l'homme à travers ses affections. Ne trouvez-vous pas émouvantes et belles ces amitiés de guerre à deux pas du tombeau ?

Maintenant que ceux qui les ont éprouvées sont partis, elles restent au-dessus de leurs cercueils, comme un parfum qui brûle encore et qu'il est sain de respirer.

Dans ce magnifique champion, La Tour aima le rêve de toute sa vie, la gloire, mais la gloire telle qu'on

l'imagine quand elle est parfaite : jeune, ardente et forte. N'avait-il pas écrit dans un de ses cahiers d'écolier : « *Qui n'a pas désiré, de toute la force d'un être qui pense et qui agit, biffer vingt ans de son existence pour vivre une seconde de son rêve et la léguer à la postérité ?* »

.....

Pourrais-je achever cette esquisse d'une carrière de soldat sans parler de la qualité militaire par excellence, du courage ?

Je sens qu'il le faudrait.

Plus je réfléchis, plus j'interroge mes souvenirs, plus je relis les notes de La Tour les appréciations de ses chefs, et mieux je me rends compte que le courage fut son âme et sa vie.

Pourtant, j'aurais comme un scrupule de m'y arrêter, à présent surtout que nous pouvons embrasser d'un seul regard, le panorama prodigieux de la Guerre.

Tant de Français se sont montrés vaillants ! Il y eut tant d'héroïsmes, connus ou ignorés ! Puisque le courage fut si brillant chez presque tous, ne serait-ce pas de la présomption, de l'analyser longuement dans un seul ?

Je laisserai donc s'enfoncer dans le passé et s'éteindre à jamais ce qu'une voix autorisée nommait : « les dons éclatants » de Mathieu de La Tour.

Il me suffira de raconter brièvement sa vie guerrière à la N. 3.

Il est resté 285 jours à cette escadrille. Il y a effectué 124 vols d'une durée totale de 201 heures 45 minutes (1).

Il y soutint 51 combats.

Il eut l'honneur d'y triompher d'un des As allemands les plus célèbres, Baldamus, comme en fait foi cette citation.

VIII^e ARMÉE

—
ETAT-MAJOR

—
SECTION DU PERSONNEL

—
EXTRAIT DE L'ORDRE DES CITATIONS

Le général Gérard, commandant la VIII^e armée, cite à l'ordre de l'armée :

Le lieutenant de La Tour Mathieu, pilote à une escadrille.

Brillant pilote de chasse. Le 27 décembre 1916, a abattu un des plus redoutables pilotes ennemis.

8^e appareil abattu par ce pilote.

Au G. Q. G. le 7 avril 1917.

Le général commandant la 8^e armée

(Signé) : Général GÉRARD.

On remarquera le sérieux apporté dans l'examen de cette victoire. Elle ne fut homologuée qu'après trois mois d'enquêtes.

Dès les premiers temps de son arrivée à la N. 3, La Tour s'était classé parmi les « plus brillantes cigognes » (2).

(1) Il manque à ce total général, deux totaux partiels, probablement trois ou quatre heures de vol.

(2) L'expression est du commandant Brocard. Elle figure au bas de l'exemplaire que M. de La Tour avait reçu de la citation collective de l'escadrille, le 13 sept. 1916.

Guynemer, Heurtaux, Deullin et lui avaient formé une association redoutable à l'ennemi.

Elle s'intitulait la « Bande noire ».

Elle acquit assez de notoriété et rendit en particulier d'assez grands services à nos alliés, pour que le maréchal French tint à se la faire présenter et à la féliciter spécialement (1).

Voici d'après le « Journal de marche de la N. 3 », la part qui revient au lieutenant de La Tour dans ses exploits (2).

2^e AVION DU LIEUTENANT DE LA TOUR

9 JUILLET. — *Ronde de chasse, front de l'armée, 19 h. 55 à 21 h. 15, région de Péronne. Tiré 47 cartouches sur un avion allemand qui disparaît en piquant à la verticale. Perdu de vue dans une barre de nuage. Il tombe en vrille et s'écrase sur le sol. (Confirmation par des batteries).*

MÊME JOUR. — *8 h. 15, 10 h. 15. Le lieutenant de La Tour survolant les combats pique sur un avion qui se dirigeait sur le lieutenant Heurtaux et le force à s'éloigner.*

.....
10 JUILLET. — *Ronde de chasse. Compte rendu pour le lieutenant de La Tour... L'aviatik s'enfuit vers l'Est, suivi par le reste du groupe qui avait eu affaire au sous-lieutenant de La Tour.*
.....

(1) Dans la Somme, en 1916. Cf. *Souvenirs d'aviation*.

(2) Les extraits qui suivent ne relatent que ses combats.

3° AVION ABATTU PAR LE LIEUTENANT DE LA TOUR

15 JUILLET. — *Ronde de chasse par le lieutenant de La Tour, de 9 h. 05 à 11 h. accompagné par le lieutenant Heurtaux et l'adjudant Dorme. Départ sur avions signalés, passant la Somme. Vers 9 h. 30 le lieutenant de La Tour attaque un L. V. G., région de Combles. Il tire 47 cartouches entre 0 et 50 mètres. L'appareil allemand pique verticalement, tangué fortement, puis reprend la verticale jusqu'au sol.*

Pendant que le lieutenant de La Tour combattait, un 2° L. V. G. qui l'attaquait par derrière est pris en chasse par l'adjudant Dorme qui le force à rentrer dans ses lignes...

A 9 h. 55, le lieutenant de La Tour attaque un autre L. V. G., à l'Est de Péronne, sur lequel il tire 47 cartouches ; l'appareil ennemi rentre dans ses lignes en piquant.

Vers 10 h. 30, le lieutenant de La Tour attaque un L. V. G. au-dessus de Péronne. Après 4 cartouches, la mitrailleuse s'enraye. L'avion allemand en descente, rentre vers St-Creuz.

.....

20 JUILLET. — *Rondes de chasse par 5 avions dont le lieutenant de La Tour. En même temps que le sergent Chainat, le lieutenant de La Tour attaque un L. V. G. et le mitraille de très près en l'accompagnant jusqu'à 500 mètres du sol ; tiré une vingtaine de cartouches sans résultat.*

Après ce combat le groupe se reforme et attaque un

Fokker. De même que le lieutenant Deullin et le sergent Chainat, le lieutenant de La Tour a sa mitrailleuse enrayée. Il rentre accompagné du lieutenant Deullin et du sergent Lemaire qui a assisté à la lutte, mais qui était trop loin pour y prendre part.

.....

21 JUILLET. — Rondes de chasse de 8 h. 30 à 11 h. Le lieutenant de La Tour part parmi un groupe de 6 avions. Il attaque un L. V. G. au S.-E. de Péronne sans résultat. Il attaque ensuite un bi-moteur et 2 L. V. G. Sa mitrailleuse s'enraye à la 3^e cartouche.

2 balles dans le plan supérieur de l'appareil du lieutenant de La Tour.

.....

27 JUILLET. — Ronde de chasse de 19 h. à 21 h. 15. A 20 h. 30, au N.-O. de Combles, le lieutenant de La Tour attaque un appareil allemand cherchant à surprendre de très près un de Havilland.

L'avion ennemi pique verticalement, puis continue sa descente en vrille, paraissant sérieusement touché. Le disque de cartouches étant épuisé, le lieutenant de La Tour redresse et le perd de vue.

.....

30 JUILLET. — Rondes de chasse. De 11 h. 55 à 14 heures 40. A 12 h. 30, le lieutenant de La Tour attaque un L. V. G. au-dessus de Flers-Martin-Vuech ; il tire un rouleau, l'appareil ennemi pique fortement et atterrit à l'Est de la route de Combles à Bapaume, en avant de Le Sart.

A 13 h. 05, attaqué un groupe de 13 avions ennemis qui fait demi-tour et repasse la Somme au-dessus de Péronne. A attaqué aussitôt après un groupe de 4 qui protégeait le 1^{er} groupe de 13 et qui font également demi-tour.

A 13 h. 20, a attaqué un groupe de 4 avions ennemis au-dessus du Mesnil-Bruntel ; le groupe allemand suivi par le lieutenant Raymond fait demi-tour. Le disque du lieutenant de La Tour est épuisé.

A 13 h. 35 a attaqué 2 avions qui, après une dizaine de cartouches tirées se mettent en descente et rentrent dans leurs lignes, direction Est de Combles. Même jour, le lieutenant de La Tour, parti à 16 heures pour une ronde, atterrit au château de Cappy (à 800 mètres des anciennes positions par suite de panne (bielle cassée).

.....

3 AOUT. — Ronde de chasse. De 9 h. 20 à 11 h. 30, le lieutenant de La Tour attaque un nouvel appareil dont les ailes sont en forme de rectangle étroit, couleur jaune cire, gouvernail pentagonal tricolore (noir, blanc, rouge), aucune croix, appareil rejoint à 1.200 mètres.

Tiré un disque ; l'avion ennemi se met en vrille et le pilote français le suit jusqu'à 800 mètres d'altitude.

Attaqué à ce moment dans le dos par un L. V. G. il l'abandonne et le perd de vue.

De 12 h. à 13 h., le lieutenant de La Tour voit quatre L. V. G. au S. E. de Péronne.

De 17 h. 45 à 20 h. 20 par le lieutenant de La Tour. Vu 6 avions allemands à 18 heures, 4 vers Péronne et 2 au Sud de Péronne.

.....

6 AOUT. — Ronde de chasse de 8 h. 15 à 10 h. 20 par le lieutenant de La Tour.

A 8 h. 45, a marché sur un groupe de cinq appareils au Sud-Est de la Somme ; le groupe s'éloigne à l'intérieur de ses lignes.

Devant le front anglais, a marché plusieurs fois sur différents groupes de 2 à 3 appareils qui s'éloignent dans leurs lignes.

Entre 9 h. 30 et 10 h., a attaqué au Nord de Combles un appareil ; tiré 47 cartouches ; l'appareil pique fortement. Le lieutenant de La Tour, tiré dans le dos par l'avion de protection allemand, le perd de vue.

MÊME JOUR, de 18 h. 30 à 20 h. 15. — Le lieutenant de La Tour voit 2 groupes de 3 avions ennemis faisant du réglage.

.....

7 AOUT.. — De 17 h. 15 à 19 h. 30, ronde de chasse par le lieutenant de La Tour.

A 18 h. 15, il attaque le drachen de Manoncourt. Enrayé de la mitrailleuse à 700 mètres du sol. Désenrayage. Le pilote français revient à l'attaque à 19 h. 05, le rejoint à 500 mètres du sol, tire un rouleau de 47 cartouches à balles incendiaires. L'observateur allemand saute en parachute ; le drachen descend à envi-

ron 150 mètres du sol, puis brusquement, à 19 h. 35, descend à terre. Vu une grande agitation autour du drachen (Renseignements confirmés également par l'adjudant Dorme).

.....

8 AOUT. — Ronde de chasse de 9 h. 10 à 11 h. 15 par le lieutenant de La Tour.

A 9 h. 35, il attaque au-dessus de Haucourt deux L. V. G. aile à aile ; tire un disque de très près ; les deux avions piquent verticalement et s'éloignent. A 9 h. 45, attaqué un appareil de réglage au-dessus de Raucourt, tiré un disque ; l'avion pique verticalement.

Le lieutenant de La Tour, attaqué dans le dos par un L. V. G. de protection, perd de vue l'avion de réglage.

Entre 10 h. 15 et 10 h. 30, attaqué un L. V. G. de réglage entre Biaches et Péronne ; tiré 30 cartouches. Le lieutenant de La Tour, attaqué par un aviateur de chasse et 2 L. V. G. de protection, le perd de vue.

MÊME JOUR, de 18 h. 25 à 20 h. 30. — Région Péronne-Combles. Le lieutenant de La Tour voit 5 appareils loin dans leurs lignes.

.....

12 AOUT. — Ronde de chasse. De 11 h. 05 à 13 h. 20. Le lieutenant de La Tour attaque 3 appareils allemands entre Roye et Chaulnes.

Il tire une trentaine de cartouches sans résultat. De 17 h. à 19 h., accompagné du lieutenant Deullin, ils suivent un drachen français qui avait rompu son amarre.

Le lieutenant de La Tour le voit se diriger sous un feu violent des batteries contre avions et des mitrailleuses allemandes jusqu'à Gonnellieu, à 15 kilomètres de Cambrai (S. O.) où il atterrit. Vu un avion, qui à 500 mètres environ du sol a semblé lui tirer des fusées système Le Prieur.

.....

17 AOUT. — *Ronde de chasse de 10 h. 15 à 12 h. 15. Le lieutenant de La Tour descend dessus deux gros L. V. G. sur Bapaume, mais n'a pas tiré (enrayage de la mitrailleuse).*

.....

19 AOUT. — *Ronde de chasse. De 17 h. 50 à 19 heures 40, le lieutenant de La Tour voit 6 L. V. G. faisant du réglage vers Combles-Péronne. Il attaque à l'Est de Péronne un aviatik de chasse qui descend dans ses lignes avant d'être rejoint.*

.....

20 AOUT. — *Ronde de chasse par le lieutenant de La Tour, de 16 h. 20 à 18 h. 20. Trois combats. Le 1^{er} avec un avion, région Raucourt, entre 1.200 m. et 1.400 m. Vers 17 h., enrayage à la 30^e cartouche. L'appareil pique verticalement dans la région de Combles. Vers 17 h. 30, vu un appareil entre 1.200 et 1.400 mètres, tiré 28 cartouches, enrayage, l'appareil pique verticalement. Vers 17 h. 45, attaqué un appareil dans la région de Combles, enrayage au bout de la 35^e cartouche, l'appareil pique verticalement. De 18 h. 45 à*

20 h. 45, région Bapaume, Combles, Péronne. Vu une vingtaine d'appareils en plusieurs groupes. Le lieutenant de La Tour n'a jamais pu rejoindre à distance de combat.

.....

4° AVION ABATTU PAR LE LIEUTENANT DE LA TOUR

21 AOUT. — Ronde de chasse par le lieutenant de La Tour de 8 h. 30 à 10 h. 30. Vers 9 h. 30, pris en chasse à 4.600 au-dessus de Péronne, 3 aviatiks de chasse ; suivi sur l'itinéraire Roye, Montdidier, Mureuil à la verticale d'Amiens.

Retour par la Somme et Péronne.

Attaqué 3 fois, enrayage à chaque fois.

A la 4° au-dessus de Flaucourt, tiré de très près environ 150 cartouches.

L'appareil allemand tombe absolument désarmé. De 14 h. à 16 h. 05, du front anglais à Roye R. A. S.

.....

22 AOUT. — Ronde de chasse. De 18 h. à 20 h. 10. Le lieutenant de La Tour voit une vingtaine d'avions allemands en différents groupes. Impossible de leur faire accepter le combat.

.....

23 AOUT. — Ronde de chasse. De 10 h. à 12 h. 25. Le lieutenant de La Tour 3 combats ; un premier à 10 h. 45 au Nord de Roye, attaqué le dernier d'un groupe de cinq, tiré 30 cartouches et enrayage, sans résultat ; les appareils s'éloignent dans leurs lignes.

Sur les lignes au N.-O. de Roye, à 10 h. 25, attaqué un appareil faisant du réglage ; tiré 150 cartouches environ ; l'appareil pique verticalement et accentue sa descente vers Guyencourt. Il semble sérieusement touché. Attaqué par trois avions de protection, le pilote français ne peut suivre la chute. A 12 h. attaqué trois appareils faisant du réglage sur Cléry, enrayage à la première balle, l'avion attaqué pique dans ses lignes suivi de deux autres. De 15 h. à 16 h. 45, le lieutenant de La Tour cherche à attaquer 3 appareils faisant du réglage vers Maurepas, les avions ennemis s'éloignent à chaque essai d'attaque.

.....

5^e AVION ABATTU PAR LE LIEUTENANT DE LA TOUR

25 AOUT. — Ronde de chasse, de 5 h., 50 à 6 h. 30. Parti sur avions ennemis signalés région Maurepas. Rien vu. De 7 h. 30 à 9 h. 30, attaqué plusieurs fois dans la région de Chaulnes, Roye des appareils de réglage en face d'Hallu-Porchey, au bout d'une centaine de cartouches tirées, l'appareil allemand vrille lentement 3 fois et tombe verticalement. Le lieutenant n'a pu suivre la chute jusqu'au sol.

Chûte confirmée par les P. C. d'infanterie.

.....

31 AOUT. — Ronde de chasse de 7 h. 30 à 8 h. 30. Lieutenant de La Tour. Région Bapaume, Péronne, R. A. S.

De 9 h. à 11 h. A 8 h. attaqué le dernier d'un grou-

pe de 5 L. V. G. dans la région Sud de Bapaume, tiré une centaine de cartouches sans résultat apparent, l'avion allemand en descente s'éloigne vers Bapaume.

Vu 3 groupes de 3 et 5 qui s'éloignent sans accepter le combat.

De 17 h. à 19 h., même région.

A 18 h. 15, attaqué à trois reprises, un aviatik faisant partie d'un groupe de trois ; enrayage chaque fois après quelques cartouches.

Après le premier combat, l'aviatick attaqué pique très fortement et ne reparait plus, au-dessus du bois St-Wast.

.....

6° AVION DU LIEUTENANT DE LA TOUR

2 SEPTEMBRE. — Ronde de chasse. De 14 h. à 16 heures 05. R. A. S. Lieutenant de La Tour de 17 heures 45 à 19 h. 55. A 19 h. 30 abattu un L. V. G. sur Happlincourt.

.....

4 SEPTEMBRE. — Ronde de chasse. De 17 h. 15 à 18 h. 30. A 18 h., attaqué un appareil de protection au S. E. de Chaulnes, enrayage au bout de quelques cartouches ; l'appareil allemand pique fortement et longtemps, mais semble redresser pour rentrer à très basse altitude. De 18 h. 45 à 20 h. Vu 2 L. V. G. au-dessus d'Happlincourt, qui s'éloignent en voyant le Nieuport.

.....

6 SEPTEMBRE. — Ronde de chasse. Lieutenant de La Tour, de 14 h. 15 à 16 h.

4 combats dans la région Nord et Sud de Combles. A chaque fois, l'appareil attaqué pique fortement et s'éloigne.

Entre 15 h. 30 et 16 h., attaqué le dernier d'un groupe de 4 qui pique verticalement et ne reparait plus. Altitude 1.200 m.

Très mauvaise visibilité (nuages et brume).

De 16 h. 45 à 19 h., deux combats. 17 h. 15, attaqué un aviatik de chasse au-dessus de Bapaume, l'appareil allemand pique et s'éloigne.

18 h. 10, attaqué un L. V. G. de réglage entre Bouchavesnes et Péronne ; l'avion qui semble touché pique et ne reparait plus.

.....

8 SEPTEMBRE. — Ronde de chasse. De 15 h. 30 à 17 h. 45. Lieutenant de La Tour, région Bapaume-Péronne. A 16 h. 20 attaqué un L. V. G. dans un groupe de 4 entre Combles et Bouchavesnes tout près des lignes ; un enrayage au bout de 200 cartouches environ empêche le pilote français de suivre l'avion allemand dans sa chute ou sa descente.

De 17 h. 50 à 20 h. Région Péronne, Combles, Villers-Carbonnel.

Vu 4 avions ennemis à l'Est de la Somme (Sud de Péronne).

.....

15 SEPTEMBRE. — Ronde de chasse. De 9 h. 15 à 11 h. 30. Vu plusieurs avions ennemis loin dans leurs lignes. Attaqué un L. V. G. au-dessus de Péronne (sans résultat).

De 17 h. à 17 h. 50 ; attaqué à 17 h. 50 à 800 mètres d'altitude, le premier d'un groupe de 4 avions allemands sur Barleux ; aux premières balles, le passager s'effondre dans le fuselage, continué l'attaque ; près de le toucher, lorsque le moteur s'arrête brusquement. Perte de vitesse et atterrissage à 1.500 mètres de Barleux, près de la route Assevillers-Flaucourt, une balle dans le plan supérieur.

L'avion attaqué, d'après les fantassins, est rentré dans ses lignes et n'a pas reparu.

.....

23 SEPTEMBRE. — Ronde de chasse. De à près du bois Vest (?) panne de magnéto.

Dégagé à 1.200 m. d'altitude, un R 4 entre Aizecourt et Péronne ; l'avion ennemi pique et rentre chez lui.

Le R 4 semble touché et atterrit près de Dampierre (capotage, pilote blessé, un passager tué, l'autre blessé).

.....

30 SEPTEMBRE. — Ronde de chasse de 9 h. 40 à 11 heures 45. A 10 h. 15, attaqué un aviatik de chasse, monoplace qui poursuivait un P 4 ; rejoint à 800 m. d'altitude au-dessus du Mont St-Quentin. Tiré 10 cartouches, puis enrayage. L'appareil allemand à la ver-

ticale rentre chez lui. Attaqué le dernier d'un groupe de 5 au-dessus du bois St-Pierre-Wast ; enrayage à la 2^e cartouche.

Attaqué dans le dos par un avion allemand, le lieutenant de La Tour est dégagé par un groupe de 4 de Havilland et 2 Nieuport.

De 14 h. 45 à 16 h. 45, descendu avec 2 Spad sur 4 avions allemands à l'Est de Moislains ; ils font demi-tour avant l'attaque.

.....

5 OCTOBRE. — Ronde de chasse. De 14 h. 30 à 16 heures 40. Attaqué un Walvet sur Vermandovillers. Le lieutenant de La Tour n'a pu tirer une cartouche étant à bout portant. La chasse du Walvet a été reprise par un Spad.

.....

27 DÉCEMBRE. — Ronde de chasse. De 10 h. 45 à 12 h. 30. Attaqué de très près un Walfisch, enrayage à la 3^e cartouche ; repris par un Nieuport (Maisonnette) attaqué un Halberstadt vers 2.000 m., l'a abandonné après avoir tiré 100 cartouches ; ennemi complètement sur le dos. Pris à son tour par 3 autres, le lieutenant de La Tour n'a pu voir où il allait au sol.

.....

Ce dernier combat avait été soutenu comme nous l'avons déjà dit, contre Baldamus, l'émule des deux Richtofen.

.....

J'arrête ici cette énumération. Elle suffit, me semble-t-il, pour donner une preuve complète de l'esprit combatif en même temps que de la conscience de ce « pilote de premier ordre » (1).

Il y eut, dit-on, beaucoup d'aviateurs de l'arrière. Les aviateurs d'avant n'ont pas manqué non plus et quand on relit la sèche notation de leur vie quotidienne, il faut reconnaître que celle-ci s'est consumée tout entière au service de la France.

Le 15 septembre 1916, la commission du millon offert aux aviateurs, attribuait à M. de La Tour une somme de trois mille cinq cents francs.

Le diplôme qui lui fut remis explique en ces termes la nature de ce don :

« La commission a jugé que les services que vous
« avez rendus au pays vous désignaient à son choix ;
« il s'agit à ses yeux non d'une récompense, mais d'un
« hommage, d'un profond remerciement, où elle est
« certaine de se faire l'interprète de la reconnaissance
« ce du Pays tout entier... »

Au bas de la feuille lui notifiant cette distinction, l'aviateur a écrit de sa haute et vive écriture : « Versés immédiatement à la caisse de secours aux familles des pilotes tués à l'ennemi. MATHIEU ».

Il n'avait aucune fortune personnelle.

.....

(1) Texte de citation. 6^e armée, n^o 388.

Le 20 mars 1917, il était nommé au commandement de l'Escadrille n° 26.

Il y resta jusqu'à sa mort ; y vola 174 heures 10 minutes et, malgré le ralentissement de l'activité aérienne y soutint encore 17 combats. Leur physionomie guerrière est identique à celle que nous avons déjà constatée à la N. 3 : L'attaque y est menée à fond, au plus près, et presque toujours contre deux, trois, cinq adversaires...

Ainsi, le 27 avril 1917, le 5 mai, le 10 août, etc...

Le 13 août, La Tour, déjà titulaire de la croix de guerre belge et de l'ordre russe de Ste-Anne, était nommé chevalier de l'ordre de Léopold et décoré par Sa Majesté le roi Albert 1^{er}.

Il passait au grade de capitaine, le 18 octobre 1917. Sa carrière continuait brillamment.

La mort venait et allait la briser.

La Mort

Le dimanche 15 décembre 1917, le capitaine de La Tour quittait Bergues en avion. A 10 h. 30, une des commandes de son appareil n'obéissant plus, il était forcé d'atterrir sur le terrain d'aviation anglais d'Auchel, à 10 kilomètres au sud-ouest de Béthune.

Il y resta deux jours, et fut, comme d'habitude, admirablement accueilli par nos Alliés, dont il était connu et estimé

Le 17 décembre, après une réparation de fortune faite à son avion, il reprit la voie des airs pour rejoindre le nouveau secteur assigné au groupe des Cigognes.

Avant de continuer sa route, se conformant à une coutume consacrée par l'usage, il tint à faire devant les aviateurs Anglais, les « exercices de combat et d'attaque ».

Il venait d'y montrer sa maîtrise habituelle, lorsque soudainement son avion se mit en vrille. A quinze cents mètres environ du sol, l'aviateur, rendant la main, tenta un premier effort pour le redresser. Il ne put y parvenir. Dès lors, les spectateurs qui l'observaient d'en bas, se sentirent gagnés par l'inquiétude.

Elle devint de l'angoisse, lorsqu'ils eurent constaté qu'une nouvelle tentative faite un peu plus tard, ne parvenait pas à arrêter la descente. Il était visible que le pilote luttait avec une énergie sans défaillance, visible aussi que rien ne pourrait désormais le sauver. Quelques secondes encore et il allait s'effondrer devant tous ces hommes impuissants à empêcher sa chute et qui le voyaient poussé irrésistiblement vers la mort.

Bientôt en effet, l'avion arrivait au sol en angle droit et s'y écrasait. Le pilote était tué raide. De toute cette force ardente et sûre d'elle-même, de ce manœuvrier « incomparable », il ne restait plus dans la tristesse d'un terne après-midi d'hiver, que quelques débris et du sang sur la neige.

Le choc avait été si formidable que la plupart des menus objets qu'il portait sur lui, furent, comme lui-même, littéralement brisés. Il fut impossible de séparer ses habits de la masse ensanglantée qu'était devenu son corps.

On retrouva dans une de ses poches son chapelet rompu en cinq ou six morceaux. L'anneau de sa chevalière fut coupé net à son doigt...

.....
Il avait fait la guerre pendant trois années et était âgé de trente-quatre ans et un mois.
.....

Les Anglais ordinairement si maîtres de leurs émotions avaient été manifestement impressionnés par cette catastrophe.

Ils firent au capitaine de La Tour des obsèques dont la solennité exceptionnelle surprit les Français accoutumés à la simplicité des funérailles dans l'armée britannique.

Le corps fut porté par les pilotes officiers anglais, jusqu'à l'église de Loesinghen, distante d'Auchel d'environ deux kilomètres. Un détachement rendit les honneurs à l'entrée et à la sortie de l'église, et suivant l'usage de nos alliés, tira plusieurs salves sur la tombe.

Pendant la messe célébrée par un prêtre français, l'aumônier catholique anglo-canadien prononça l'oraison funèbre.

Elle fut émouvante et délicate. Nous en retiendrons ce passage :

« Je me réjouis d'avoir pu, moi qui suis de l'armée britannique, rendre témoignage devant ces messieurs de l'armée française et devant mes compagnons, de l'amour et de l'admiration que nous leur devons. Les grands morts nous appartiennent à nous tous. Leur exemple nous encourage et leur perte nous pousse à les imiter ».

Plusieurs personnages officiels assistaient à la cérémonie. Le général commandant l'aviation anglaise était représenté par un général aviateur et le sous-secrétaire d'Etat à l'Aéronautique par le commandant Brocard.

Ce dernier conduisait le deuil avec le capitaine Deulin.

Il avait eu, dans des circonstances si douloureuses, les attentions les plus délicates pour une famille déjà presque détruite.

Il voulut y ajouter ce suprême hommage au Pilote qu'il avait eu sous ses ordres et auquel il rendait pleine justice :

PAROLES PRONONCÉES PAR LE COMMANDANT BROCARD
SUR LA TOMBE DU CAPITAINE DE LA TOUR

« Le capitaine aviateur Mathieu Tenant de La Tour, héros d'une famille de héros, vient de tomber pour la France.

« Fidèle à son nom, aux glorieuses traditions nées sur la vieille terre qui l'a élevé, héréditairement recueillies par les générations, il meurt, comme sont morts ses trois frères, fier d'un sacrifice librement consenti.

« Son courage était celui des soldats de chez nous. Sa foi, celle des chevaliers des plus nobles croisades. Il volait comme les oiseaux n'ont jamais osé voler et ses ailes incomparables, sur tous les fronts qu'elles ont victorieusement sillonnés, reflétaient la joie de sa nature aux dons éclatants et la finesse d'une race au sang généreux.

« La destinée qui l'avait créé pour tous les triomphes n'a pas voulu lui laisser la joie suprême, la mort d'une balle en plein front, la mort à laquelle il avait tant de fois échappé par la sûreté de son sang-froid et la merveilleuse fantaisie de ses vols.

« Il est tombé comme tombent les aviateurs, vaincus par le ciel qu'ils ont trop aimé.

« Pauvres Cigognes ! l'une après l'autre, sur le sol qu'elles ont protégé, leurs ailes se sont brisées ; triste linceul d'un peu de gloire, de beaucoup de sacrifices et de souffrances.

« GUYNEMER, DORME, AUGER, DE LA TOUR, soyez fiers de l'œuvre accomplie.

« Derrière vous, la Patrie reconnaissante pleure sa douleur, mais chante aussi sa fierté.

« A l'ombre de vos toiles immortelles naissent d'autres ailes plus nombreuses et plus puissantes qui battront plus désespérément encore de toute leur haine et de toute leur douleur.

« Mon bien cher ami, adieu !

« Au pieux pèlerinage où nous a convié ton sacrifice sont venus tes compagnons de lutte.

« Ils t'aimaient pour ta bonté et la splendeur de ta flamme, et te pleurent, comme là-bas te pleurera ton pauvre frère absent, aumônier à l'armée d'Italie, seul survivant de ta lignée héroïque.

« Nous lui porterons tes dernières paroles et ta dernière pensée. Elles seront son orgueil et la consolation suprême de ceux que sa prière aide à bien mourir sur les lointains champs de bataille. »

.....

.....

.....

*
**

Dans le carnet d'emploi du temps de Mathieu Tenant de La Tour, j'ai retrouvé une petite image de piété.

C'est une humble gravure représentant un ange qui conduit un enfant. Au bas du dessin, on lit cette prière : Ne quittons point la main de notre bon ange, il nous guidera heureusement jusqu'au ciel ».

Un peu ternie et froissée aux angles, cette image devait avoir été mise là depuis longtemps ; mais sa simple exhortation prend après la catastrophe une poignante éloquence.

Quel contraste entre la naïveté de cet appel et la force indomptable que nous avons vue s'affirmer jusqu'à la fin de ce duel tragique entre une volonté qui se raidit et la puissance oppressive de la matière !

L'homme qui priait avec cette candide humilité était un chrétien convaincu. Il avait toujours attendu la mort avec une insouciante résignation, mais en se confiant à la Providence. Aussi j'espère qu'au moment suprême, des ailes invisibles plus promptes que les toiles défailiantes de son avion, vinrent à sa rencontre, et que sa pauvre âme, séparée si pitoyablement de son corps écrasé fut tendrement accueillie par l'infinie Pitié.

Dieu est plein de miséricorde pour les soldats qui tombent en « service commandé », et qu'Il rappelle à l'heure où ils ne pourraient donner davantage d'eux-

mêmes ni courir de plus grands risques au service du devoir et de la Patrie. La plus pure gloire humaine de nos morts en même temps que leur espoir surnaturel le mieux fondé est d'avoir aidé la France à vivre en lui sacrifiant leurs vies...

Pour la peine si dure des survivants qui n'oublent pas c'est la meilleure des consolations...

Les trois frères François, Mathieu, Raymond de La Tour étaient si tendrement unis, si semblables quant au fond de la personnalité, malgré les différences individuelles inévitables, que je ne puis me résoudre à les séparer dans la mort, en me taisant tout à fait sur les autres après avoir parlé d'un d'entre eux.

Si je le faisais, il me semble que celui-là me crierait du fond de sa tombe : « Je n'ai pas mieux agi ; pourquoi me distinguer moi seul ?... »

Quand on réunit les documents officiels et privés qui rappellent leurs actes, quand on les compare comme on pourrait comparer les hommes, s'ils étaient vivants et groupés, une impression saisit aussitôt ceux mêmes qui les connaissent le mieux : la surprise de les trouver si pareils.

Ce que l'un a fait, l'autre l'a fait aussi. Sans se consulter, sans se revoir, ils ont pris, pendant la guerre, des décisions du même genre, de la même qualité morale.

En décembre, Mathieu de La Tour passait de la Cavalerie dans l'Aviation, avec la pensée de servir plus efficacement le Pays.

A peu près vers la même époque, grâce aux loisirs que

lui laisse une blessure, François s'interroge gravement : « Les cavaliers prendront-ils, désormais, une part assez active à la bataille? » Il pèse le pour et le contre, il questionne ses chefs, et, pour mieux servir, bien que marié et père de deux enfants, il demande et obtient d'être versé dans l'Infanterie.

Dès les premiers jours de la guerre, à des milliers de kilomètres de l'Europe, mais avec la même unanimité fraternelle, Raymond, choisissant entre deux solutions possibles, s'est imposé la plus dure, pour mieux servir.

« Restez en Chine, Monsieur de La Tour, lui répète le consul de France, nous y avons besoin d'hommes comme vous. Vous y serez utile au Pays ». — « Peut-être, mais de trop loin. Il faut être là-bas ». Et il revient vers la France, vers ses aînés, vers la mort. Parti simple caporal d'infanterie de marine, il est désigné à son arrivée pour le 126^e, quitte le Dépôt de son régiment, en volontaire, et avant la fin de 1914, il est aux tranchées, en Champagne. Il était marié lui aussi.

Du reste l'identité que nous remarquons ne s'arrête pas là. Ces trois frères ont eu la même énergie et jusqu'aux mêmes gestes, pendant le combat.

Blessé au poignet, le 3 octobre 1914, à Herbécourt, Mathieu a continué à remplir sa mission.

Blessé le 2 novembre 1914 « près du château d'Hollebecke », François a agi de même.

Le 8^e Cuirassiers, venait d'entrer dans un bois où l'ennemi le reçoit par des feux de salve...

« Balles perdues ! » crie le colonel, en se tournant vers ses hommes.

« Pas pour tout le monde », répond le lieutenant de La Tour, qui vient d'avoir « le mollet traversé » et le « péroné brisé », et continue à avancer avec son escadron. Le lendemain de sa mort, le colonel du 8^e Cuirassiers, rappelait dans l'ordre du 30 avril 1915, cette action d'éclat.

« En portant à la connaissance de ses frères d'armes du 8^e Cuirassiers la mort héroïque du capitaine de La Tour, le colonel tient à saluer respectueusement le superbe soldat que tous ont connu. Tous se rappelleront avec émotion sa belle et saine gaité, son entrain, son courage. Tous se rappelleront l'énergie qu'il a montrée près de Hollebeck, où, blessé d'une balle à la jambe, il dompta sa souffrance pour rentrer à cheval jusqu'à l'ambulance ».

La citation donnée le 10 novembre ajoutait ce détail, que dans cet état il avait parcouru « six kilomètres sous le feu de la grosse artillerie... »

Quelques jours plus tard, dans le même mois d'avril, Raymond, tout plein encore du souvenir de son frère, était blessé à la tranchée de Calonne et son capitaine devait intervenir pour le forcer à quitter le combat :

Chef de section, il avait donné à ses hommes, au cours de l'attaque du 26 avril et dans un moment critique, l'exemple des plus hautes vertus militaires d'énergie et de mépris de la mort et entraîné merveilleusement toute sa section à l'attaque. Blessé grièvement, il avait conservé pendant une heure le commandement de son unité, et n'avait consenti à se rendre au poste de secours que sur l'ordre formel et réitéré de son capitaine. (Ordre du 21 mai 1915).

Blessés et réagissant de même sous la blessure, les trois frères revenaient au front, avant « la guérison complète » :

Il fallait être là et servir.

Ils sont morts enfin, de la même manière. Mathieu, comme on l'a vu, en luttant jusqu'au bout avec un indomptable sang-froid. François et Raymond en « entraînant leur compagnie ».

Le 78^e régiment d'Infanterie attaquait, le 13 avril, des tranchées ennemies placées en lisière du Bois de Mortmare.

Entré un des premiers dans la position, le capitaine Fran-

çois de La Tour s'aperçoit que la partie de sa compagnie qui progresse encore est prise de flanc par les occupants d'un élément qui n'a pu être enlevé. Sautant sur le parapet, il rallie ses hommes. Une balle lui casse la jambe. Avec une énergie surhumaine, il essaie quelque temps après de gagner le poste de secours, à moitié debout, à moitié porté par son ordonnance. La tentative impossible échoue. Vingt balles l'atteignent et il est tué raide.

Deux ans après, en avril encore, le 17, le lieutenant Raymond de La Tour attaquait avec le 126^e, les avancées d'Aubérive. Après avoir dépassé la « quatrième ligne de tranchées ennemies », en tête et si bien en tête que ses hommes eux-mêmes, racontant sa fin, répétaient avec émotion : « Il était trop en avant, il marchait trop vite... », il fut touché à la base du crâne par un éclat d'obus et tué sur le coup....

O nos morts, que ceux des vôtres qui viendront après vous restent, à votre exemple, fermes dans la même tradition de dédain de la vie si quelque grande cause le réclame, pareillement unis d'esprit et de cœur, semblables encore dans la pratique des sacrifices voulus par l'Honneur et la Foi.

Permis d'imprimer.

Limoges, 26 Mai 1921.

L. GOUX, v. g.

